

COLLECTION D'AVENTURES 40°

LE TRÉSOR DU LAC D'ARGENT



COLLECTION D'AVENTURES, 3, Rue de Rocroy, Paris (10°)

350

* *COLLECTION D'AVENTURES* *

ABONNEMENTS

UN AN: PARIS, DÉPARTEMENTS, ÉTRANGER, 25 FR. Compte chèque postal 259.10

Le Trésor du lac d'argent

par

Jean Aleyrac

PARIS

ÉDITION DE LA COLLECTION D'AVENTURES

3, RUE DE ROCROY, 3

350

LE TRÉSOR DU LAC D'ARGENT

CHAPITRE PREMIER

Le soleil de juin dardait ses brûlants rayons de midi sur les régions centrales des États-Unis, inondant de son accablante lumière le *Dogfish*, un des plus importants paquebots de l'Arkansas, dont les puissantes roues à aubes fouettaient les flots avec fracas. Le steamer avait quitté Little-Rock dès le début de la matinée et s'approchait alors de Lewisburg où il devait embarquer passagers et colis.

L'extrême chaleur avait fait fuir dans leurs chambrettes les voyageurs des cabines ; ceux du pont se réfugiaient derrière des tonneaux, des caisses, des paquets divers plus ou moins susceptibles de procurer un peu d'ombre. Pour eux, le capitaine avait fait installer sous une toile tendue un *bed-and-board* (abri-cantine) où une table supportait toutes sortes de verres et de bouteilles dont le contenu n'était certes point destiné à flatter des palais délicats.

Derrière cette table se trouvait assis le sommelier. Accablé par l'étouffante atmosphère ambiante, il fermait les yeux en inclinant la tête par soubresauts. De temps à autre, il relevait lentement ses paupières lourdes et grommelait entre ses dents quelque injure ou blasphème à l'adresse d'une vingtaine d'hommes assis en cercle sur le plancher et fort occupés à se passer de l'un à l'autre le cornet aux dés. Ils jouaient pour le *drink* ou le « boire », c'est-à-dire que le perdant de la partie devait payer un verre d'eau-de-vie à chacun de ses partenaires. C'était pour les servir que l'infortuné garçon de cantine se voyait frustré de la sieste dont il avait si grand besoin.

Ces individus ne pouvaient avoir lié connaissance seulement depuis qu'ils se trouvaient réunis sur le vaisseau, car leur conversation révélait que chacun d'eux était parfaitement au courant des affaires de ses compagnons. Néanmoins, en dépit de la familiarité régnant entre tous les membres du groupe, il en était un parmi eux qui suscitait indéniablement à un certain degré le respect des autres. On le nommait *cornel*, mutilation anglaise du mot colonel.

L'individu en question était grand et sec. Une barbiche rousse ornait le menton qui terminait son visage soigneusement rasé, mince et pointu. Roux aussi étaient ses cheveux coupés ras que découvrait un vieux chapeau de feutre crânement posé en arrière. Son habillement se composait d'une paire de lourds souliers de cuir aux semelles chargées de gros clous, d'un pantalon de nankin et d'un veston court en étoffe semblable. Il ne portait pas de gilet, et, dans l'entrebâillement de la veste, on apercevait une chemise sale et fripée, dont le large col dépourvu de cravate demeurait béant, laissant nue une partie de sa poitrine hâlée. Autour de ses hanches se nouait une écharpe rouge terminée par des franges. Hors des plis de cette ceinture émergeait le manche d'un poignard et scintillait la crosse de deux pistolets. Derrière lui gisaient un fusil relativement neuf et un havresac en toile.

La mise de ses compagnons était à peu près aussi malpropre et négligée que la sienne ; mais nul d'entre eux n'avait omis de se bien armer.

De prime abord, on devait s'avouer qu'aucun de ces hommes n'inspirait confiance. Ils jetaient leurs dés avec passion, en conversant si grossièrement, que toute personne tant soit peu délicate ne se fût jamais résignée à demeurer en leur compagnie. D'ailleurs, ils avaient évidemment déjà fait d'amples libations et il était visible que leurs faces cramoisies s'enflammaient davantage sous l'action du feu de l'alcool que par celle des rayons de Phébus.

Les premières maisons de Lewisburg apparurent bientôt. Du débarcadère fut lancé le signal annonçant que des passagers et des colis attendaient le paquebot. Tous les voyageurs restés jusque-là dans les cabines s'empressèrent de monter sur le pont.

Pourtant, le tableau que présentait à leurs yeux le paysage n'offrait rien d'attrayant. À l'époque, Lewisburg était encore loin d'avoir atteint son développement actuel. Sur la jetée, il n'y avait que de rares oisifs indolents ; en fait de colis, on n'apercevait qu'une douzaine de caisses et de paquets ; le nombre des passagers du *Dogfish* ne s'accrut que de trois hommes.

L'un d'eux était un blanc de haute taille et de formes athlétiques. Une épaisse barbe noire encadrait complètement son visage, ne laissant apparaître que les yeux, le nez et la partie supérieure des joues. Un vieux bonnet de castor couronnait son chef. Le costume de ce voyageur consistait en un pantalon et veston de solide toile grise ; sa large ceinture de cuir donnait asile à deux revolvers, à un poignard et à plusieurs couteaux de dimensions variées, instruments indispensables à l'habitué du Far-West. Il possédait en outre un lourd fusil à deux coups au fût duquel était attachée une longue hache.

Après avoir reçu son billet, il explora le pont du steamer d'un regard scrutateur. Ses prunelles se posèrent sur les joueurs de dés qui avaient abandonné leur partie pour examiner ceux qui montaient sur le *Dogfish*. À la vue du *cornel*, un léger et fugitif tressaillement agita soudain ses épaules.

De son côté, le *cornel* avait été frappé par l'extérieur du nouvel embarqué, qu'il regardait du coin de l'œil. Il se tourna finalement vers ses compagnons.

— Voyez donc ce grand gaillard à, barbe noire, murmura-t-il. Il me semble l'avoir rencontré quelque part, dans certaines circonstances peu agréables pour moi. Le plus simple est de lui demander son nom. En l'entendant, je me rappellerai sur le champ où et comment je vis cet individu. J'oublie facilement les physionomies, mais je retiens toujours les noms. Offrons-lui un *drink* (1), camarades !

— Et s'il le refuse ?

— Je voudrai bien voir ça ! Vous savez tous qu'il nous ferait alors une grave insulte. Nul n'ignore en ce pays que celui qui repousse le verre qu'on lui offre s'expose au poignard ou au pistolet de l'insulté et, si la mort punit l'insulteur, personne ne s'avisera jamais d'en blâmer l'auteur.

— Possible ! N'empêche que ce bonhomme-là n'a guère l'air d'humeur à se laisser intimider et, s'il lui déplait d'accepter ton *drink*, il est probable que tu ne parviendras point à le lui faire avaler de force.

— Taratata ! Parions qu'il boira.

— Parions ! Parions ! s'écrièrent les gars en chœur. Le perdant paiera trois verres à chacun de nous.

— Tope ! répliqua, le *cornel*.

— Oui, mais, reprit, un de ses camarades, il nous faut, une occasion de revanche, *cornel*. Je propose trois paris et trois *drinks*.

— Mazette ! Trois *drinks* ! Avec qui, s'il te plaît ?

— D'abord avec le barbu noir que tu supposes une de tes anciennes connaissances ; ensuite avec l'un de ces gentlemen des cabines debout, près de la lisse et qui fixent encore le rivage du regard...

[1] À boire.

Choisissons, par exemple, ce colosse qui dépasse les autres de toute la tête. Ma parole ! on dirait un géant parmi des nains...

Puis, prenons le Peau-Rouge qui vient de s'embarquer avec son gosse...

— J'accepte les trois paris, dit le *cornel*. Un drink de trois verres pour chacun des membres du trio désigné. Entendu ! Maintenant, à l'œuvre !

Ayant fait remplir les verres, le *cornel* s'empara du sien et se dirigea délibérément vers le barbu noir qui se trouvait encore à proximité du groupe, cherchant une place commode où s'installer.

— *Good day, sir!* (1) fit le *cornel* en se campant devant lui. Veuillez me permettre de vous offrir un verre. Cela vous prouve que je vous considère comme un vrai gentleman, car je ne bois jamais qu'en compagnie de gens bien élevés.

Sous l'effet d'un ample sourire, l'épaisse barbe d'ébène de l'interpellé parut se séparer en deux parties.

— *Well!* (2) répondit-il affablement, je suis tout disposé à vous faire plaisir. Toutefois, auparavant, je désirais savoir qui vous êtes.

— C'est la moindre des choses, sir. On doit connaître ceux avec qui l'on boit, parbleu ! Je me nomme Brinkley... colonel Brinkley. Et vous ?

— Moi ? Je m'appelle Grandier... Robert Grandier... À votre santé, *cornel* !

Ce disant, il portait à ses lèvres le verre qu'il vida d'un trait. Les compagnons du *cornel* l'imitèrent.

D'un air triomphant, Brinkley reprit le récipient que lui tendait Grandier et toisa celui-ci d'une façon frisant l'impolitesse.

— Tiens ! fit-il d'un ton méprisant, vous portez un nom français, il me semble ? Seriez-vous, par hasard, né en France ?

— En effet, monsieur, répliqua Robert Grandier sans paraître remarquer la grossière attitude de son interlocuteur. Merci pour le

drink et au revoir.

Il fit brusquement volte-face et s'éloigna paisiblement.

— Je l'avais bien reconnu, se dit-il, c'est ce chenapan de Brinkley en chair et en os. Voilà qu'il a le toupet de s'intituler colonel, à présent ! Le gaillard doit projeter quelque louche besogne et je serais curieux de savoir combien de temps il se propose de demeurer à bord. En tout cas, je tiendrai l'œil ouvert.

Enrageant de n'avoir pu allumer la querelle qu'il aurait souhaitée, Brinkley fit remplir son verre et alla du côté où se tenait sa seconde victime projetée : l'Indien.

En même temps que Robert Grandier, deux Peaux-Rouges étaient montés à bord du *Dogfish* : un homme d'un certain âge et un jeune garçon d'environ seize ans. L'extraordinaire ressemblance de leurs traits faisait supposer de prime abord qu'ils étaient père et fils. Tous deux pareillement vêtus et armés, le fils semblait être le portrait rajeuni du père.

Leur habillement se composait d'un pantalon en cuir souple orné de franges sur le côté, de mocassins et d'une sorte de blouse étroite, alors cachée par une de ces superbes couvertures bigarrées et chatoyantes dont le prix dépasse souvent soixante dollars et que les Peaux-Rouges portent à la façon d'un châle non replié. Les cheveux noirs des Indiens étaient simplement peignés en arrière où ils flottaient sur leurs épaules. Cette coiffure communiquait au visage de ces hommes une note féminine assez étrange. Leur face était pleine, ronde, et reflétait un air bon enfant que rehaussaient encore des joues teintes en cinabre. Les fusils qu'étreignaient leurs mains nerveuses ne paraissaient pas valoir à eux deux un demi-dollar. Tout compte fait, leur extérieur était inoffensif, timide et bizarre. Appuyés contre une grande caisse placée à l'écart, ils ne faisaient apparemment attention à rien de ce qui se passait autour d'eux. Ni l'un ni l'autre ne relevèrent les paupières à l'approche de Brinkley.

[1] Bonjour, monsieur !

[2] Ma foi !

Ce ne fut qu'en voyant le *cornel* s'arrêter qu'ils lui jetèrent un vague regard d'indifférence.

— Hé, les gars rouges ! il fait diantrement chaud, aujourd'hui, hein ? déclara Brinkley de son rude organe en tendant un verre à l'aîné des Peaux-Rouges. C'est un temps à boire un bon coup. Tiens, vieux, avale ça !

L'Indien ne broncha pas. En mauvais anglais, il baragouina :

— *Not to drink*, pas boire.

— Quoi ! tempêta Brinkley. Tu oses faire des manières ! C'est un *drink*, mille tonnerres ! Ne le comprendrais-tu pas, sacrebleu ? Ton refus d'accepter le *drink* est pour un gentleman de mon espèce une grave insulte. Allons, pas tant de simagrées et déguste cette liqueur.

— Pas boire, répéta doucement le Peau-Rouge.

— Brigand ! vociféra le *cornel*. Comment te nommes-tu ?

— Nintropan-Hauey, répondit l'Indien sans s'émouvoir.

— De quelle tribu est-tu ?

— Tonkawa.

— Ah ! Mes compliments, imbécile ! Tu appartiens au clan de ces Peaux-Rouges apprivoisés que le moindre chaton épouvante. Ne te figure point que je vais faire des cérémonies chinoises avec toi, mon bonhomme. Oui ou non, veux-tu boire ?

— Nintropan-Hauey jamais boire eau de feu, répliqua tranquillement l'Indien sans se soucier de la menace contenue dans le ton de Brinkley.

Furieux, le *cornel* lui administra une claque retentissante.

— Tiens, attrape, lâche ! hurla-t-il. Il ne me sied point de me venger autrement. La vile canaille que tu représentes est trop indigne de moi.

À peine la gifle résonnait-elle que la main du jeune Peau-Rouge se glissa sous sa couverture. Il regarda son père. Celui-ci

semblait s'être métamorphosé. Ses yeux flamboyants, ses traits animés, sa taille fièrement redressée décelaient une énergie insoupçonnée. Mais cette transformation ne dura que l'espace d'un moment. Les paupières relevées se rebassèrent ; le corps se ratatina ; le visage reprit son masque de profonde indifférence.

— Eh bien ! tonna le *cornel*, que dis-tu de cela, animal.

— Nintropan-Hauey remercie.

— Ah ! Alors mon soufflet fut de ton goût, puisque tu m'en remercies. C'est bon ! En voici un second !

Son bras levé retombait. Prompt comme l'éclair, l'Indien baissa la tête. La main de Brinkley frappa violemment la grande caisse à laquelle s'adossaient les Peaux-Rouges. Un grognement assourdi, puis un terrible rugissement firent bondir le *cornel*. Son verre quitta ses doigts pour aller se briser sur le plancher du vaisseau.

— *Heavens !* (1) Qu'est-ce ? s'écria-t-il d'un accent terrifié. Quelle infernale créature gît donc dans cette boîte-là ? Est-il permis de transporter de pareils colis sur un pont de navire ?

La terreur de Brinkley se communiqua instantanément aux autres passagers. Tous les hommes qui se trouvaient alors sur le pont s'empressèrent de crier plus fort que le *cornel*. Quatre seulement ne tressaillirent même pas ; Robert Grandier, assis à la proue ; le géant auquel Brinkley se proposait d'offrir son troisième *drink*, et les deux Peaux-Rouges.

Ces quatre personnes avaient, comme tout le monde, ignoré la présence d'une bête sauvage à bord du paquebot, mais elles possédaient suffisamment d'empire sur elles-mêmes pour dissimuler leur surprise.

Le rugissement s'était répercuté jusque dans les cabines. Plusieurs dames surgirent sur le pont avec des mines effarées, criant à qui mieux mieux sans savoir encore pourquoi.

[1] Ciel !

— Paix ! Silence ! Ce n'est, rien, ce n'est rien, *ladies et, gentlemen* (2), déclara d'un ton calme un monsieur irréprochablement vêtu qui venait d'émerger de sa cabine. Ce n'est rien. Il ne s'agit que d'une panthère, d'une toute petite panthère, mesdames et messieurs... Une charmante *Felis panthera*, ou, si vous préférez, une panthère noire, une...

— Quoi ! interrompit un petit homme au nez armé d'une énorme paire de lunettes. Une panthère noire ! Mais la panthère noire est un des plus dangereux animaux du globe ! Elle est de plus grande taille que le lion et le tigre. Sa férocité est sans exemple ; elle tue par amour du sang et non pour apaiser sa faim !... Quel âge a-t-elle donc, votre panthère ?

Son effroi était comique et prouvait clairement qu'il avait plus souvent fréquenté les bêtes féroces dans les bouquins de zoologie qu'au sein des forêts d'Asie ou d'Afrique.

— Elle n'a que trois ans, sir, répliqua doucement l'élégant étranger. Pas davantage. Trois ans seulement.

— Seulement ! répéta le petit homme en tressautant si violemment que ses lunettes désertèrent son nez. *Seulement* !... Alors, c'est ce que vous appelez « seulement » ?... Ignoreriez-vous qu'à cet âge, la panthère est adulte ? Seigneur ! Et dire qu'une bête si dangereuse voyage à nos côtés ! Ciel !... Qui en a la responsabilité ?

— Moi, monsieur, riposta le gentleman en s'inclinant à la ronde devant les assistants. Permettez-moi de me présenter, *ladies and gentlemen*. Je suis le célèbre directeur de cirque Jonathan Boyler, pour vous servir. Je me trouvais avec ma troupe à Van-Buren, quand j'appris que cette panthère noire était arrivée pour moi à la Nouvelle-Orléans. Je m'y rendis aussitôt en compagnie du plus expérimenté de mes dompteurs, afin de prendre livraison de la superbe bête. Le capitaine du *Dogfish* consentit à l'embarquer sur ce navire en échange du paiement de frais de transport fort élevés et à la condition de tenir cachée aux passagers la

présence de l'animal à bord. C'est pourquoi je n'alimente ma panthère que nuitamment et lui donne un veau entier à la fois. De cette façon, elle peut se rassasier suffisamment pour dormir ensuite toute la journée. Aussi se tient-elle fort tranquille, comme vous l'avez pu constater jusqu'ici. Mais, dame ! si l'on cogne à tour de bras sur sa caisse, il est compréhensible que la charmante bête s'éveille de mauvaise humeur et se mette à grogner. Toutefois, le mauvais caractère de ma pensionnaire ne saurait vous inquiéter, mesdames et messieurs. Laissez-la grogner si ça lui convient et veuillez bien ne plus vous occuper d'elle...

— Comment ! s'écria véhémentement le petit homme aux lunettes. Ne plus nous occuper d'un animal féroce voyageant à nos côtés ! Non, mais !... vous êtes fou, mon ami ! Permettez-moi de vous déclarer que votre bête quittera ce bâtiment, sinon je débarque séance tenante. Qu'on flanque l'animal à l'eau, ou faites déposer la caisse sur le rivage.

— Voyons, sir ! Vous plaisantez ! protesta Jonathan Boyler. Puisque je vous certifie qu'il n'y a nul danger. Examinez cette caisse... elle est d'une solidité à toute épreuve ; et...

— Allons donc ! interrompit l'entêté. Je suis parfaitement capable de la démolir, votre boîte, et la panthère le pourrait faire encore plus facilement que moi.

— Voudriez-vous me permettre d'achever, reprit paisiblement Boyler. Cette caisse dissimule une cage en fer que dix lions ou dix panthères ne réussiraient point à ébranler.

— Ah ! Est-ce bien vrai, au moins ? Montrez-nous donc cette fameuse cage. Il faut que je puisse juger par moi-même de sa réelle solidité.

— Oui, oui, montrez la cage ! répétèrent dix, vingt, trente voix et plus. Nous voulons absolument savoir à quoi nous en tenir.

Le directeur de ménagerie était un Yankee pur sang. Comprenant qu'il ne fallait pas songer à résister au désir généralement exprimé, il ne pensa plus qu'à le satisfaire à son profit.

[2] Mesdames et messieurs.

— Bon ! bon ! acquiesça-t-il flegmatiquement. À votre entière disposition, *ladies and gentlemen*. Je ne demande qu'à vous contenter, moi. Vous conviendrez, pourtant, qu'on ne saurait regarder la cage sans voir la panthère. C'est là un détail qui exige compensation. Conséquemment, pour augmenter l'intérêt de cette rare exhibition, je vais faire ravitailler la bête, et si vous le voulez bien, nous aurons trois sortes de places : les premières à un dollar, les secondes à un demi-dollar, les troisièmes à un quart de dollar. Mais, comme je n'aperçois ici que des dames et les gentlemen véritables, je crois pouvoir d'ores et déjà renoncer aux deuxième et troisième rangs. N'êtes-vous pas de mon avis, mesdames et messieurs ? Ou bien se trouve-t-il quelqu'un parmi vous qui ait je désire de ne verser qu'un quart de dollar ?

Naturellement, nul ne répondit. Le fin Yankee avait su toucher le point sensible de l'assistance. L'intérêt céda le pas à la vanité et chacun voulait passer pour « un gentleman ou une dame véritable ».

En vrais Américains, la plupart des passagers se considéraient comme fort satisfaits de la tournure que prenaient les événements ; aussi, quoique la majeure partie d'entre eux se fussent d'abord révoltés contre le droit que s'était arrogé le capitaine de mettre le pont de son steamer à la disposition d'une panthère, tous se trouvaient maintenant d'accord pour ne pas lui en garder rancune, puisque la vue du redoutable animal promettait d'apporter une diversion à la monotonie de l'existence sur le *Dogfish*.

Le *cornel* profita de l'occasion pour faire à ses compagnons une nouvelle proposition.

— Hé, boys, leur dit-il. Écoutez-moi bien. J'ai gagné le premier pari et ai perdu le second par la faute de ce sacrifiant de Peau-Rouge. Je vous propose à présent de changer la gageure du troisième pari. Au lieu de trois verres d'eau-de-

vie, parions plutôt pour le dollar qu'il faudra payer si nous voulons admirer les grimaces de dame panthère. Qu'en dites-vous, les gars ?

Les camarades de Brinkley ne demandaient pas mieux, car le géant visé par le *cornel* ne paraissait guère devoir se laisser intimider et ils se croyaient sûrs de gagner.

— Accepté ! crièrent-ils en chœur.

— Bon ! fit Brinkley d'un air triomphant. Vous allez voir l'empressement avec lequel le Goliath boira mon *drink*.

Les vapeurs de l'alcool obscurcissaient son cerveau et lui faisaient entrevoir une victoire facile. Ayant rempli son verre, il se dirigea vers le gentleman désigné qui était sans contester un véritable hercule. Encore plus corpulent que Robert Grandier, il pouvait avoir quarante ans. Ses cheveux châtain poussaient dru, couronnant son visage bronzé soigneusement rasé, aux traits réguliers et énergiques, qu'illuminaient deux prunelles gris-brun où se reflétaient l'intelligence et la volonté. Vêtu sans recherche, mais avec une sobre élégance, nulle arme n'était visible sur lui. Debout auprès de plusieurs personnes, il s'entretenait plaisamment avec elles au sujet de la panthère. Le capitaine faisait également partie du groupe, étant descendu de sa dunette exprès pour assister à l'exhibition de la bête féroce.

Les jambes écartées, un poing sur la hanche, le *cornel* s'arrêta devant le géant et tendit impérieusement le bras.

— Tenez, sir, dit-il, je viens vous offrir un *drink*, et, sans doute, qu'en véritable gentleman, vous ne refuserez point de me dire qui vous êtes.

L'interpellé jeta à Brinkley un regard étonné, puis reprit tranquillement le cours de la conversation interrompue par l'impertinent.

Cela ne faisait nullement l'affaire de ce dernier.

— Nom d'une pipe ! Seriez-vous sourd, par hasard, sir, ou feriez-vous exprès de ne pas entendre vociféra-t-il. Sachez que je suis sérieux et malheur à celui qui oserait repousser mon *drink* ! Que l'exemple du Peau-Rouge vous serve de leçon !

L'inconnu haussa légèrement les épaules et se tourna vers le commandant du *Dogfish* :

— Capitaine, demanda-t-il, avez-vous entendu ce que m'a dit ce rustre ?

— Certes, monsieur.

— *Well* ! vous êtes témoin que je n'ai pas été le chercher.

— Quoi ! tonna le *cornel*, vous avez le toupet de refuser mon *drink* et me traitez de rustre par-dessus le marché ! Sapristi ! Voulez-vous donc m'obliger à vous gifler comme l'Indien auquel je...

Une formidable claque interrompit l'éloquence de Brinkley. Il s'aplatit sur les planches et y demeura un instant inerte. Puis, se relevant d'un bond, il arracha son poignard et se précipita vers son gifleur.

Les deux mains plongées dans ses poches, celui-ci regardait venir l'ennemi d'un air narquois.

— Chien ! hurla Brinkley. Ah ! tu as l'audace de me souffleter. Pour effacer une telle injure, il me faut ton sang !

Le capitaine et plusieurs passagers firent mine de s'interposer. D'un geste énergique, le géant leur fit signe de ne point bouger. Quand le *cornel* ne fut plus qu'à deux pas de lui, il leva vivement la jambe droite et gratifia l'énergumène d'un coup de pied en pleine poitrine. Brinkley s'étala derechef tout de son long sur le pont.

— Na ! en voilà assez, déclara le Goliath d'un ton menaçant, sinon...

Mais le *cornel* se redressait écumant de rage. Replantant le couteau dans sa gaine, il tira un de ses revolvers. Son adversaire sortit prestement la dextre de sa poche et braqua un mignon pistolet sur l'assaillant.

— Cache ton arme ! ordonna-t-il d'un ton péremptoire en visant la main droite de Brinkley. Entends-tu ?... Un... deux... trois !

Une détonation résonna. Le *cornel* lâcha son revolver en poussant un cri de douleur.

— Là, drôle ! s'écria l'autre. Ce n'est pas demain que tu pourras distribuer de ta dextre des gifles à ceux qui refusent d'essayer de leurs lèvres le verre que tu as léché avec ta sale langue. J'ai fracassé ta patte malfaisante et tu ne l'as point volé, mon gaillard. Maintenant, si tu tiens encore à connaître mon nom...

— Que le diable emporte ton nom, sacrebleu ! hurla le *cornel* livide de rage. Je m'en moque de ton nom ! C'est ton cadavre qu'il me faut !... Allons, camarades, à la rescousse ! Fricassez cet insolent ! *Go on* ! (1)

Les assistants purent alors constater que tous ces individus composaient une bande parfaitement disciplinée. À la voix de Brinkley, ils s'élançèrent en brandissant leurs poignards, prêts à foncer sur le géant qui ne semblait pourtant point s'épouvanter. Faisant un pas en avant, il leva les bras, criant :

— Approchez donc si vous l'osez, vils chenapans ! Venez vous attaquer à Great-Firehand (Grande-Main-de-Feu).

Ce nom produisit un effet foudroyant. Le *cornel* recula d'un pas.

— Great-Firehand ! s'écria-t-il. Diantre ! Qui le pouvait deviner ? Pourquoi n'avez-vous pas révélé votre identité tout de suite ?

— Faut-il donc que vous connaissiez le nom d'une personne pour qu'elle soit à l'abri de vos impertinences ? tonna Grande-Main-de-Feu. Allons, ouste ! Éloignez-vous de mon voisinage. Installez-vous paisiblement dans quelque coin et ne vous avisez plus d'apparaître à mes regards ; autrement, je vous écrabouille tous !

— *Well* ! on se reverra plus tard.

Brinkley se retira. Ses acolytes le suivirent comme des chiens venant de recevoir une volée de coups de trique. Ils s'assirent à la proue du navire et pansèrent sommairement la main.

[1] En avant !

blessée de leur chef en devisant à voix basse sans cesser de gratifier le célèbre chasseur de regards rien moins qu'amicaux, mais pleins d'un salubre respect.

D'ailleurs, ce n'était pas uniquement sur Brinklev et sa troupe que le nom de Great-Firehand avait produit un prestigieux effet. Parmi les passagers, il n'existait sans doute personne qui n'eût déjà entendu parler des prodigieux exploits ou des surprenantes aventures de cet homme fameux, et chacun le contemplait avec une déférence admirative.

Grande-Main-de-Feu remarqua Robert Grandier qui se tenait à proximité, le regard fixé sur lui, n'attendant évidemment que l'occasion d'entrer en conversation.

— Désirez-vous me parler, monsieur ? interrogea poliment Great-Firehand.

— Sir, je voudrais vous prier de m'accorder une faveur.

— Laquelle donc ?

— Celle de vous serrer la main, monsieur.

Great-Firehand tendit spontanément le bras.

— Bien volontiers, sir. Y aurait-il indiscrétion à vous demander jusqu'où vous allez sur ce bateau ?

— Aucune. Je débarquerai à Fort-Gibson. De là, j'irai beaucoup plus loin par voie de terre. Mais, dites-moi, monsieur, ne vous imagineriez-vous point, par hasard, que je suis un poltron ?

— Pourquoi ça ?

— Parce que j'ai accepté le *drink* du soi-disant colonel.

— Nullement, sir. Au contraire, je trouve que vous avez agi avec beaucoup de sagesse ; car, tout en évitant une querelle que cherchait visiblement le scélérat, vous le remîtes si intelligemment à sa place qu'il lui fut impossible de se rebiffer. J'aurais suivi votre exemple, si je n'eusse désiré donner au coquin une leçon de savoir-vivre en châtimement du soufflet dont il gratifia lâchement le Peau-Rouge.

— Très réussie, la leçon, ma foi ! dit en riant. Robert Grandier. J'avoue pourtant que la conduite de l'Indien m'a surpris.

— Je suis à même de vous fournir quelques éclaircissements. Le nom de ce Peau-Rouge est Nintropan-Hauey, et celui de son fils Nintropan-Homosh ; ce qui signifie Grand-Ours et Petit-Ours.

— Serait-il possible ? Moi aussi, dans ce cas, je connais ces deux Indiens de réputation. Ils appartiennent à la tribu des Tonkawas qui ne compte plus guère aujourd'hui que des dégénérés. Grand-Ours et Petit-Ours font exception. Ils ont hérité de l'humeur belliqueuse qui caractérisait leurs ancêtres et ne cessent d'errer par monts et par vaux.

— En effet, vous pouvez être convaincu que le *cornel* est condamné à mort depuis la seconde même où il osa souffleter Grand-Ours. Les deux Indiens ne s'écarteront de sa voie que le jour où ils l'auront fait disparaître. À propos, monsieur, nous sommes compatriotes.

— Compatriotes ! répéta Robert Grandier avec étonnement. Seriez-vous donc également Français ?

— Tout juste ! Je vous ai entendu révéler votre nationalité au *cornel*. Je m'appelle Charles Dorvel. Comme il me reste un assez long parcours à effectuer sur ce paquebot, nous aurons encore l'occasion de causer ensemble.

— Soyez assuré que j'en serai très heureux.

— Y a-t-il longtemps que vous habitez les États-Unis occidentaux ? reprit Great-Firehand.

— Assez longtemps pour que les indigènes de ces régions aient trouvé moyen de me débaptiser, fit en souriant Robert Grandier. Mon nom patronymique n'est connu de personne. On n'a retenu que le prénom Robert, dont on fit « Bob ». Puis, ma barbe et mes cheveux étant très noirs, ceux qui me connaissent me désignent par le sobriquet de *Black-Bob* (Robert-le-Noir).

— Comment ! s'écria Charles Dorvel.

C'est, vous Black-Bob ! Le célèbre *rafter* ? (1)

— En effet, c'est moi Black-Bob, mais ne le dites pas trop haut, s'il vous plaît, interrompit gaiement Robert Grandier. Notre fameux *cornel* doit ignorer mon sobriquet. Je ne tiens pas à ce qu'il me reconnaisse. J'ai déjà eu affaire à ce drôle. Je vous conterai l'histoire ultérieurement. Je m'étonne même que vous ne connaissiez point le chenapan. Regardez bien sa barbe et ses cheveux d'un roux ardent et apprenez qu'il se nomme Brinkley.

— Quoi ! Brinkley ? S'agirait-il du trop fameux Brinkley-le-Roux, de ce sacripant, qui a commis cent infamies toutes plus odieuses les unes que les autres et dont personne ne put jamais prouver qu'il en était, réellement l'auteur ?

— Tout juste !

— Ah ! voilà qui est intéressant. Je ne perdrai pas de vue le coquin tant que je demeurerai sur ce navire avec lui. Mais, regardez donc, on dirait que la représentation va commencer.

L'honorable Jonathan Boyler avait formé plusieurs rangées de sièges à l'aide de caisses et de paquets. Dans un langage pompeux, il invita le public à s'asseoir. Tout le monde s'empressa de s'installer.

Tous les sujets des États-Unis rassemblés sur le *Dogfish* se figuraient qu'une panthère noire ressemblait plus ou moins soit au jaguar, soit au puma et s'attendaient à voir un animal de taille moyenne ; aussi, tous poussèrent-ils une exclamation de surprise lorsque, la caisse enlevée, ils aperçurent la panthère dans sa cage.

Depuis son départ de La Nouvelle-Orléans, le félin était resté continuellement dans l'obscurité. À la réapparition du jour, il parut d'abord ébloui par la lumière et ferma vivement les yeux, demeurant étendu d'une extrémité à l'autre de sa prison sans bouger. Puis il releva lentement les paupières et remarqua les gens

assis en face de lui. Se relevant alors brusquement, il poussa un tel rugissement que la majeure partie des spectateurs sursautèrent et reculèrent avec empressement.

Cette panthère noire était indéniablement d'une rare beauté et mesurait au moins un mètre de haut sur deux de long sans compter la queue.

Saisissant aussitôt deux barreaux entre les griffes de ses pattes de devant, elle se trémoussa avec tant de vigueur que toute la cage s'ébranla. En grognant, elle découvrait d'énormes dents que faisait ressortir son pelage noir.

— Oui, *ladies and gentlemen*, déclara emphatiquement Jonathan Boyler, l'espèce bâtarde de la panthère noire a pour habitat l'archipel de la Sonde ; mais cette panthère-là est de petite taille. La véritable panthère noire, devenue très rare de nos jours, réside en Afrique septentrionale, sur la lisière du Sahara. Elle est aussi forte que le lion et beaucoup plus dangereuse que ce dernier. D'ailleurs, sa force est si grande, qu'elle peut emporter un bœuf dans sa gueule. Quant à son appétit, vous allez en juger à l'instant.

Le dompteur apporta la moitié d'un mouton qu'il déposa devant la cage. À la vue de la viande, la bête féroce se prit à bondir en rugissant. Les plus hardis des spectateurs se hâtèrent de reculer.

Un des nègres de la chaufferie ne put résister à sa curiosité. Abandonnant son poste, il s'approcha furtivement d'un groupe de passagers. Le capitaine l'aperçut soudain et lui ordonna sévèrement de retourner à son travail. Le noir n'obéissant pas, il s'empara d'un bout de câble dont il appliqua quelques coups au récalcitrant qui déguerpit prestement. Mais, s'arrêtant une seconde au seuil de l'écoutille donnant accès à la chambre de chauffe, il montra au capitaine en train de lui tourner le dos un poing menaçant et ébaucha une affreuse grimace. Le *cornel* fut le seul à remarquer l'incident.

[1] Dans les États-Unis occidentaux, on appelle *rafter* des hommes menant une vie vagabonde de Peaux-Rouges dans les vastes solitudes du Far-West et qui vivent en chassant, pêchant, abattant des arbres presque toujours illégalement sur le terrain d'autrui.

— Voyez donc cette grosse boule de suie, les gars, murmura-t-il à ses compagnons, en désignant d'un geste le nègre qui disparaissait. Il ne paraît guère goûter le traitement auquel le soumet le capitaine. Qui sait ? Peut-être nous deviendra-t-il utile à un moment ou à l'autre. Le tout est de l'appâter, intelligemment, et la meilleure pâture pour captiver ces descendants de Satan est sans contredit un dollar bien brillant.

Sur ces entrefaites, le dompteur poussait la viande dans la cage au travers des barreaux, tout en jetant de temps à autre des regards scrutateurs sur les assistants. Il murmura quelques mots à Jonathan Boyler. Celui-ci secoua, énergiquement la tête. L'autre se remit à marmotter. Finalement, le directeur de cirque se retourna, vers l'assemblée en haussant les épaules.

— Mesdames et messieurs, dit-il avec force gestes, permettez-moi de vous déclarer que votre veine est véritablement extraordinaire. Non seulement vous avez le rare bonheur de pouvoir admirer une panthère noire apprivoisée, mais voici que mon dompteur offre de pénétrer pour la première fois publiquement dans la cage de l'animal, si vous consentez à récompenser son audace au moyen d'une légère gratification.

Le dompteur était un individu extraordinairement musclé qui semblait avoir en ses capacités une confiance illimitée. Ses yeux hardis se promenaient des spectateurs visiblement indécis à la panthère occupée à dépecer son mouton dont les os craquaient lugubrement. Il paraissait sûr de lui, sûr du carnassier, sûr du public.

Ce fut le petit homme à lunettes qui répondit le premier à la proposition de Jonathan Boyler. Rien ne subsistait de la peur si comique qu'il avait manifestée en apprenant qu'une panthère se trouvait, engagée sur le pont du steamer.

— Comment donc ! s'écria-t-il enthousiasmé, mais ce serait superbe ! Un pareil acte de bravoure mérite, certes, d'être largement

rétribué. Quelle somme désire votre dompteur, sir ?

— Cent dollars.

— Hum ! N'est-ce pas trop ?

— Non, sir. C'est au contraire trop peu. N'oubliez pas que cet homme s'expose à un péril immense. La panthère n'est encore qu'imparfaitement dressée.

— Ah ! Dommage que je ne sois pas riche. Cependant, je suis tout prêt à verser cinq dollars pour ma part. Gentlemen, qui de vous consent à grossir la somme ?

Nul ne rechignant à fournir sa contribution, on eut tôt fait de parfaire le total exigé. Chacun attendait impatiemment le moment où le dompteur pénétrerait dans la cage. Le capitaine proposa tout à coup de parier.

— Mais, monsieur, murmura Great-Firehand, ne craignez-vous point les suites de cette entreprise téméraire ? À mon avis, mieux vaudrait l'interdire. Vous êtes souverain maître sur votre vaisseau. Cet homme n'est aucunement sûr de sa bête ; il risque d'être tué...

— Bah ! interrompit jovialement le capitaine, ce n'est point mon affaire. Suis-je le père du dompteur ? Ai-je le droit de lui commander ou de lui défendre ceci plutôt que cela ? En ce pays béni, chacun est libre de disposer de sa vie à son gré. Il plaît à cet individu d'entrer dans la cage de sa panthère. Pourquoi l'en empêcherais-je ? Cela ne saurait me regarder. Si l'animal le dévore, c'est son affaire et celle de la panthère, mais non pas la mienne. Donc gentlemen, allons-y hardiment. Pour ma part, je parie cent dollars que le dompteur ne sortira point indemne de la cage. Qui consent à tenir la gageure avec moi ? Le dix pour cent du gain sera remis au dompteur en plus des cent dollars convenus.

Les paroles du capitaine électrisèrent l'assistance. Plusieurs paris furent rapidement conclus tant et si bien que le pourcentage destiné au dompteur dans le cas où il remporterait la victoire atteignit promptement le chiffre respectable de trois cents dollars.

Pendant ce temps, le dompteur terminait ses préparatifs. Il tenait à la main son assommoir ; fouet garni d'une balle explosive, dont un seul coup devait suffire à tuer instantanément le félin, si ce dernier s'avisait d'attaquer l'homme.

— Hum ! fit Great-Firehand à Black-Bob, cet assommoir ne m'inspire qu'une confiance relative. Une pièce d'artifice serait plus efficace, selon moi un tel engin épouvanterait l'animal sans le tuer. Ce serait infiniment plus avantageux et plus pratique ; mais chacun s'arrange comme il l'entend.

Le dompteur harangua brièvement l'assemblée et se mit en devoir de tirer les énormes targettes qui fermaient la lourde porte de fer.

Les spectateurs palpitaient.

Pour entrer dans la cage, le dompteur devait se baisser. Ayant besoin de ses deux mains, d'abord pour tenir la porte, ensuite pour la refermer derrière lui, il dut placer son assommoir une seconde entre ses dents. Ce n'était point la première fois, d'ailleurs, qu'il allait auprès de la panthère et il n'avait aucunement peur. Il ne songeait pas que le gigantesque chat, énervé par un long séjour en pleine obscurité, agacé par la vue d'un public auquel il n'était nullement habitué, ainsi que par le bruit et le mouvement du steamer, pouvait ne pas être aussi bien disposé que de coutume. Ni Jonathan Boyler, ni son dompteur, n'avaient réfléchi à ces circonstances particulières susceptibles d'influer fortement sur l'humeur du félin.

Au grincement de la porte tournant sur ses gonds, la panthère se redressa. Avant que le dompteur parvînt à refermer la grille, l'animal se précipitait sur lui en rugissant. En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, la cruelle bête emprisonnait dans sa gueule béante la tête de l'intrus et enfonçait ses longues dents à la naissance du cou. L'imprudent dompteur fut

instantanément décapité. Son cadavre s'abattit en travers de la porte, tandis que le carnassier reculait en grognant au fond de son repaire, où il se prit à croquer son trophée.

Nulle description ne saurait donner une idée des hurlements d'horreur que poussèrent les témoins du tragique tableau. Pris de panique, tous s'enfuirent séance tenante. Trois personnes seulement ne partagèrent point le désarroi général : Jonathan Boyler, Great-Firehand et Black-Bob. Le premier tenta de repousser la porte de la cage. Il en fut empêché par le mort étendu, sur le seuil, les jambes hors de la loge et le tronc à l'intérieur. Il voulut alors retirer le cadavre en le traînant par les pieds.

— Halte ! commanda Grande-Main-de-Feu. Si vous enlevez sa proie à la panthère, elle bondira sur le pont. Tâchez, au contraire, de pousser le cadavre complètement à l'intérieur de la cage et fermez vite la porte. C'est l'unique moyen de protéger les passagers.

Le félin se tenait alors auprès du cou de sa victime. Grondant d'un air menaçant, il fixa Boyler de ses prunelles féroces et avança d'un pas vers la porte.

— Éloignez-vous ! cria Charles Dorvel à Boyler. La bête va sortir. Bob, votre fusil !... Vite !... Un revolver ne pourrait que blesser l'animal et augmenter le danger.

Robert Grandier bondit du côté où il avait déposé ses armes.

À ce moment-là, il ne s'était guère écoulé qu'une dizaine de secondes depuis la décapitation de l'infortuné dompteur. Personne n'avait encore eu le temps de se réfugier en lieu sûr. D'un bout à l'autre du pont régnait une indescriptible confusion. Tout le monde hurlait en courant sans savoir où se diriger. Les portes menant aux cabines et aux ponts inférieurs étaient toutes bouchées. Chacun se cachait d'abord instinctivement derrière des tonneaux, des caisses, des cordages ; puis reprenait sa course folle, à la recherche d'un gîte plus sûr.

Le capitaine s'était élancé vers sa dunette en escaladant quatre à quatre l'étroit escalier y conduisant. Great-Firehand le suivit. Jonathan Boyler se jeta derrière la cage.

En approchant de l'endroit où il avait mis son fusil, Robert-le-Noir se rappela soudain que l'arme se trouvait attachée à sa hache et qu'il ne pouvait s'en servir sur-le-champ. Il s'arrêta donc devant les Peaux-Rouges et saisit le fusil de Grand-Ours.

— Nintropan-Hauey vouloir tirer seul, protesta l'Indien en retenant l'arme.

— Non, non ! Laisse-moi faire, riposta Robert Grandier en se cramponnant au fusil. Je tire certainement mieux que toi.

Sans plus de discours, il s'empara du fusil, se retourna du côté de la cage et visa. La panthère venait de quitter sa prison et se tenait devant en rugissant, ne sachant évidemment où diriger ses pas. Black-Bob pressa la détente. Une détonation éclata, mais la balle manqua, son but. Saisissant alors le fusil qu'étreignait Petit-Ours, il fit de nouveau feu sans résultat.

— Mauvais tireur, déclara froidement Grand-Ours. Pas connaître fusil.

Le père et le fils paraissaient aussi tranquilles que s'ils se fussent trouvés assis en face du rôti de leur wigwam.

Grandier n'avait pas le temps d'apprécier la critique du Peau-Rouge. Rejetant les fusils aux Indiens, il reprit sa course vers l'avant du vaisseau où gisaient les armes de la bande du *cornel*. Tous ces dignes messieurs s'étaient prudemment éclipsés. Ils préféreraient de beaucoup assaillir les gens inoffensifs plutôt que d'affronter les bêtes féroces.

Un cri d'angoisse vibra inopinément à proximité de la dunette. La panthère s'approchait d'une fillette de douze ou treize ans que la panique générale avait complètement isolée et dont la robe blanche attirait tout particulièrement les regards du félin.

— Ma fille ! Ma fille ! gémit une voix étranglée.

Chacun se remit à brailler de plus belle, mais personne ne remua le pied ou la main pour secourir infortunée gamine. Il convient, d'ailleurs, d'ajouter que le temps manquait. La bête sauvage arrivait sur sa proie convoitée. Elle allait la saisir. Comment s'interposer ?

Pourtant, quelqu'un trouva moyen d'intervenir quand même, et quelqu'un que nul n'aurait cru capable d'accomplir une semblable prouesse. Avec une rare intrépidité, un imperturbable sang-froid, une admirable présence d'esprit, Petit-Ours s'élança.

Saisissant la fillette par sa ceinture, il l'emporta, enjamba avec elle le garde-fou et plongea dans l'Arkansas qui se referma sur lui. Incapable de refréner son élan, la panthère dégringola également dans le fleuve.

Le capitaine fit aussitôt stopper le *Dogfish*.

N'ayant plus aucun péril à redouter, tous les passagers se bousculèrent pour aller se pencher par-dessus le parapet du pont. D'une voix tremblante le père de l'enfant bégaya :

— Mille dollars à celui qui sauvera ma fille, deux mille... trois mille... cinq mille plus... encore beaucoup plus !...

Mais nul ne semblait l'entendre. Chacun attachait ses regards sur l'eau. Excellent nageur, le félin sillonnait l'Arkansas dans les parages du bateau, visiblement à la recherche de sa proie disparue. Vainement ! Ni Petit-Ours ni la fillette n'apparaissaient.

— Ils se sont noyés ! grogna le père de la gamine. Sûrement !... Sans doute furent-ils happés par les roues.

Il gesticulait comme un dément.

Un angoissant silence succédait à l'agitation délirante, lorsqu'une voix s'éleva soudain du côté opposé à celui d'où Petit-Ours était sauté à l'eau.

— Nintropan-Homosh bien savoir. Nager sous barque pour que panthère pas voir lui. Ici en bas lui être.

Ce fut à qui courrait le plus rapidement à tribord. Le capitaine commanda de jeter deux câbles à l'eau. Tout le monde put voir Petit-Ours émerger de dessous le *Dogfish* en nageant, avec lenteur sur le dos. La petite fille, évanouie gisait en travers de sa poitrine. Dès que les cordes l'atteignirent, le jeune Peau-Rouge en attacha une autour du corps de la fillette ; puis, pendant qu'on hissait celle-ci à bord du navire, il se cramponna au second câble et grimpa lestement sur le pont.

Une enthousiaste ovation accueillit le héros. Sans souffler mot, l'Indien se dégagea fièrement de la foule qui l'entourait et retourna avec son père à l'écart. Toutefois, en passant devant le *cornel*, qui venait de contempler comme les autres passagers le drame poignant dont le *Dogfish* et l'Arkansas avaient été le théâtre, Petit-Ours s'arrêta brusquement.

— Eh bien, fit-il froidement en fixant Brinkley de ses flamboyantes prunelles noires. Tonkawa a-t-il peur de petit chat galeux ? *Cornel* s'être enfui vite avec ses vingt braves ; mais Tonkawa avoir attiré grand monstre sur lui pour sauver petite fille blanche et passagers. *Cornel* encore entendre bientôt parler de Tonkawa !

Et le vaillant garçon alla reprendre à côté de son père impassible la place qu'il occupait avant que se déroulât la tragédie.

On venait de transporter dans une cabine la fillette sans connaissance, quand l'homme de barre tendit subitement le bras.

— Voyez donc, la panthère ! s'écria-t-il. Elle se dirige à la rencontre d'un radeau qui vient par ici.

Tous les passagers se précipitèrent en se bousculant. Les diverses péripéties de la chasse au carnassier avaient jusque-là trop absorbé l'attention des occupants du *Dogfish* pour leur laisser le loisir de remarquer un radeau venant de la rive droite du fleuve et se dirigeant vers le

paquebot.

Cette primitive embarcation était pilotée par deux rameurs : un jeune garçon et une personne dont l'habillement rappelait vaguement un costume féminin. En tout cas, de leur poste d'observation, les voyageurs apercevaient une tête surmontée d'une espèce de vieux bonnet sous lequel surgissait un visage rond aux joues rouges qu'éclairaient singulièrement deux yeux perçants. Le reste du corps se perdait dans une sorte de sac blanchâtre ou de robe dont la coupe et la façon étaient des plus imprécises.

— Connaissez-vous cette belle dame ? demanda Bob-le-Noir à Grande-Main-de-Feu.

— Non. Serait-elle célèbre au point qu'il faille la connaître ?

— Assurément ! Je m'empresse d'ajouter que ce funambulesque personnage est on réalité un homme qui exerce le métier de chasseur-trappeur. La panthère a l'air de vouloir s'en régaler. Regardez bien comment va la recevoir cette désopilante caricature.

Se penchant sur la lisse, Robert Grandier appela :

— Ohé, tante Droll ! Attention ! Ce rat d'eau va te dévorer en une bouchée !

Le radeau ne se trouvait plus qu'à une vingtaine de mètres du steamer.

— Tiens ! Ce vieux Bob ! répliqua une voix joyeuse. Bonjour, frère ! Enchanté de te voir. Qu'est-ce donc que cette taupe nageuse qui s'amène vers moi ?

— Une panthère noire qui vient de sauter hors de notre vaisseau. Gare à toi, mon ami ! Vite, donc ! Presse-toi un peu, que diable !

— Taratata ! Tante Droll ne se disloque les membres pour personne : pas même pour une panthère, fût-elle noire, bleue ou verte. Est-il permis de tuer la gaillarde ?

— Naturellement ! Mais tu n'y parviendras point, mon cher. Cet animal est le plus dangereux carnassier de l'univers déclarent les savants. Hâte-toi plutôt de gagner l'autre côté du *Dogfish*.

Robert Grandier était le seul à bord qui connût tante Droll ; néanmoins, tous les autres passagers lui criaient à tue-tête de se garer. Sans s'émouvoir, le trappeur fit à l'adresse du félin un geste menaçant avec son aviron et tourna derechef son regard vers Black-Bob.

— Hé ! vieux copain, cria-t-il avec insouciance, ne te tourmente pas. Je vais abattre ce monstre-là. Par où se tue une pareille créature ?

— Par l'œil ! répondit Great-Firehand.

— Parfait !

Posant sa rame sur l'embarcation, il s'empara de son fusil. La panthère n'était plus qu'à trois ou quatre mètres du radeau. Ses étincelantes prunelles se fixaient sur l'homme au fusil. Devinant sans doute en lui un ennemi très dangereux, la bête s'arrêta. Deux détonations résonnèrent successivement. Avant que les échos eussent fini de répéter la seconde, le carnassier s'enfonçait dans les flots qui se refermèrent sur lui en bouillonnant.

Une salve d'applaudissements éclata sur le *Dogflsh*. Tout le monde était transporté d'allégresse et d'admiration... tout le monde, sauf, bien entendu, le fameux Jonathan Boyler que la perte de son dompteur et d'un animal fort cher ne pouvait égayer.

— Bravo ! tonnait Bob-le-Noir plus fort que les autres. Bravo, tante Droll !

— Ma foi ! j'ai tout lieu d'être satisfait de mon travail ! déclara paisiblement le carnavalesque individu. Une balle dans chaque œil, s'il vous plaît !... Jusqu'où file votre barque, bonnes gens ?

— Elle marche jusqu'à ce qu'il n'y ait plus d'eau pour la porter, répliqua plaisamment le capitaine.

— Ah ! Merci ! Nous éprouvons justement le désir de faire une balade en bateau, mon compagnon et moi. C'est pour rencontrer un bâtiment potable que nous avons fabriqué ce radeau là-bas sur le rivage. Voulez-vous nous

prendre à bord ?

— Pouvez-vous payer votre place, madame ou monsieur ? Je ne sais vraiment trop comment vous appeler et vous inscrire sur le registre.

— N'ayez crainte, capitaine, nos places vous seront payées en bonnes espèces sonnantes. Quant à mes nom et qualité, sachez que je suis la tante Droll.

— On va donc vous jeter l'échelle de corde. Et tâchez de grimper lestement à bord, il est grand temps que nous quittions ce lieu maudit.

Moins de cinq minutes plus tard les deux occupants du radeau enjambaient la balustrade du pont, où tous les regards se posèrent sur tante Droll sans que le bizarre bonhomme en parût gêné.

CHAPITRE II

À cause ou, plutôt, par suite de leurs institutions libérales, les États-Unis de l'Amérique du Nord sont un foyer de véritables fléaux sociaux d'un genre spécial, qu'il serait absolument impossible de tolérer dans un état européen.

Les fléaux en question pourraient même se diviser en fléaux chroniques et en fléaux aigus. Aux premiers appartiennent les *loafers* et les *rowdies*, vagabonds perpétuellement à la recherche de quelque querelle ; puis les *runners*, qui s'attaquent de préférence aux immigrés.

C'est dans la seconde catégorie qu'il convient de placer tous les outlaws du Far-West qui formaient naguère, des bandes parfaitement organisées de brigands et de meurtriers que la loi de Lynch rigoureusement appliquée peut seule anéantir ; et les dangereux malfaiteurs désignés sous le nom de *tramps* (vagabonds), qui représentent un réel péril public.

L'apparition de ces *tramps* date d'une certaine époque où, par suite d'une forte pression exercée sur le commerce et l'industrie, des milliers de fabriques et d'usines se virent forcées de fermer leurs portes, abandonnant à leur sort des dizaines de milles d'ouvriers qui se répandirent un peu partout, mais principalement dans l'ouest des États-Unis. Ces *tramps* surgissaient d'ordinaire dans les maisons importantes par troupes dépassant parfois trois cents membres. Ils s'attaquaient non seulement aux fermes isolées, mais encore à de petites villes, afin de les piller. Ils arrêtaient les trains, en tuaient ou ligotaient les employés, puis remettaient la locomotive en marche pour s'éloigner bien loin du théâtre de leurs sinistres exploits. En certains états, il arrivait même que les gouverneurs fussent obligés d'appeler la milice afin de livrer aux criminels des batailles en règle.

C'était pour de tels *tramps* que le capitaine et le pilote du *Dogfish* avaient pris le *cornel* Brinkley et ses vingt compagnons. Néanmoins, cette supposition, en admettant qu'elle devînt réalité, ne risquait nullement d'éveiller l'appréhension du commandant, puisque l'équipage et les autres passagers du vapeur dépassaient de beaucoup en nombre la troupe du *cornel* ; cependant, la plus élémentaire prudence conseillait de ne point perdre de vue les faits et gestes des voyageurs suspects.

À l'apparition de tante Droll, Brinkley dévisagea le nouveau venu d'un air perplexe. Un léger tressaillement agita son long corps. Fronçant ses sourcils roux, il fit signe à ces camarades de le suivre et les conduisit à l'extrémité de la proue alors complètement déserte, tous les occupants du paquebot se trouvant rassemblés à bâbord autour de l'homme affublé en femme.

— Qu'as-tu donc, *cornel* ? interrogea un grand diable barbu en regardant narquoisement Brinkley. Cette charmante dame aurait-elle l'honneur insigne de pouvoir t'impressionner ?

— Trêve de plaisanteries, imbécile ! riposta rudement le peu endurant *cornel*.

L'animal qui est ainsi affublé est un original. Ce qui ne l'empêche d'ailleurs point d'être un redoutable espion de la police. Ce n'est, hélas ! pas la première fois que j'entends parler de tante Droll. Certains prétendent que c'est un trappeur aux trois quarts détraqué qui vit dans les meilleurs termes imaginables avec toutes les tribus Peaux-Rouges de l'ouest, qu'il sait distraire et divertir par ses saillies. Mais, je sais à quoi m'en tenir sur son compte. Je l'ai déjà rencontré à Fort-Sully, au bord du Missouri, où il eut l'audace de venir tirer d'entre nos pattes un de ses camarades. Il nous livra combat, le sacrifiant ! et remporta la victoire. Pourtant, nous étions plus de quarante... et lui était seul !

— Glorieux !

— J'aurais bien voulu t'y voir ! reprit brusquement le *cornel*. Le brigand est plus rusé que fort, mais sa ruse est telle, qu'elle représente une arme formidable. Regardez ses petits yeux !... Rien, entendez-vous, rien ne leur échappe. Cet être infernal sait attirer ses victimes avec une irrésistible amabilité dans les pièges qu'il leur tend. Impossible de les remarquer avant d'être pris.

— Te connaît-il ?

— Cela ne se peut pas. Le jour de la bataille susnommée à Fort-Sully, il ne me distingua certes point parmi les quarante combattants contre lesquels il se défendait avec acharnement et, depuis lors, j'ai changé ! Malgré cela, je crois utile de nous conduire ici de façon exemplaire afin de ne pas risquer d'éveiller les soupçons de ce démon-là.

— C'est bon ! grognèrent les autres.

Cependant, à contempler tante Droll, nul ne se fût avisé de lui appliquer l'étiquette de « redoutable ». Le seul sentiment que pût engendrer son aspect était une irrépressible envie de rire ; aussi la plupart des passagers du *Dogfish* lâchaient-ils la bride à leur hilarité en regardant l'étrange individu se pavaner parmi eux. De près, son accoutrement était mille fois plus comique que de loin.

Son couvre-chef avait une forme spéciale qui tenait du chapeau, de la casquette, du bonnet féminin, sans être ni l'un ni l'autre. Il se composait de cinq morceaux de cuir différents. Celui du milieu, placé au sommet de la tête, rappelait une écuelle retournée ; celui de devant ombrageait le front et ressemblait passablement à une visière : les quatrième et cinquième étaient deux larges pans recouvrant les oreilles et retombant derrière sur le cou.

Quant à la robe de tante Droll, fort longue et démesurément ample, elle était fabriquée d'une quantité de minuscules bouts de cuir disparates cousus les uns aux autres. Pas un de ces morceaux ne datait de la même époque. À l'usure plus ou moins accentuée de chaque pièce, on devinait qu'elles avaient été réunies les unes aux autres au cours de périodes diverses. Ce vêtement se fermait devant au moyen de petites courroies.

L'extraordinaire largeur et l'extrême longueur de cette robe entravant évidemment la marche de son propriétaire, tante Droll n'avait rien imaginé de mieux, pour se désencombrer, que de la couper entre les jambes depuis le bas jusqu'aux genoux et d'attacher les pans flottants au-dessus des chevilles, de manière à former une espèce de jupe-culotte très bouffante qui s'agitait drôlement au moindre geste du porteur.

Tante Droll tenait à la main un fusil à deux coups qui devait être d'un fige fort, respectable. Quant à savoir si le curieux bonhomme possédait d'autres armes, c'était là une impossibilité. L'ample robe de cuir recérait-elle des revolvers ou des couteaux dans ses vastes profondeurs ? On le pouvait supposer, mais non l'affirmer.

Le compagnon de l'excentrique personnage devait avoir quinze ou seize ans. Il était blond, vigoureux et musclé. Sa physionomie sérieuse révélait l'opiniâtreté et la ténacité propres à ceux qui savent ne compter que sur eux-mêmes pour se tracer une voie dans la vie. Il était vêtu de cuir de la tête aux pieds. Un fusil, un poignard, un revolver composaient son armement.

En arrivant sur le pont du *Dogfish*, le premier geste de tante Droll fut de tendre cordialement la main à Robert Grandier en criant d'une voix de fausset :

— Bonjour, vieux Bob ! Quelle surprise de te voir ici ! Il y a une éternité que je ne t'ai vu. D'où viens-tu donc et où vas-tu ?

— J'arrive du Mississippi, répliqua Grandier, en serrant amicalement les doigts du nouveau venu. À présent je me dirige vers le Kansas où m'attendent mes *rafters*.

— *Well*, c'est parfait, mon garçon ! Nous allons du même côté. Je me rends aussi au Kansas et même plus loin. On va donc pouvoir jacasser.

Auparavant, il tint à payer le prix de sa place et de celle de son compagnon ; tante Droll fit un tour sur le paquebot. Son regard scrutateur fixa la bande de Brinkley.

— Pardon, sir ! dit-il à brûle-pourpoint, en se plantant devant le *cornel*, ne nous serions-nous pas déjà rencontrés ?

— J'en doute, repartit Brinkley. En tout cas, c'est bien la première fois que je vous vois.

— Étrange ! Il me semble pourtant vous avoir vu avant cette heure. N'avez-vous jamais erré sur les rives du Missouri ?

— Non.

— Ce doit être à Fort-Sully que je vous ai aperçu.

— Impossible ! Jamais je ne mis les pieds dans cet endroit.

— Hum ! Voudriez-vous me dire votre nom, s'il vous plaît ?

— Pourquoi ?

— Parce qu'il me plairait de le savoir, monsieur. Dès que je me trouve en face d'une personne dont le physique me revient, je ne goûte plus une minute de repos jusqu'à ce que j'apprenne son nom.

— Croyez que vous m'êtes aussi sympathique que je puis vous l'être, monsieur, répondit le *cornel* ; malgré cela, je n'aurai pas l'impolitesse de vous demander comment vous vous appelez.

— Et vous aurez tort, répliqua tante Droll. Je ne saurais considérer comme impoli un gentleman qui s'informerait de mon nom et je m'empresserais de le lui dévoiler. Pourquoi cacherais-je mon nom ? Il n'y a que l'homme dont les actes manquent d'honnêteté qui puisse craindre de le donner.

— Auriez-vous le désir de m'offenser, sir ? interrogea le *cornel* d'une voix tremblante de fureur contenue.

— Jamais de la vie ! riposta tante Droll en souriant. Je m'en voudrais de froisser un gentleman aussi affable que vous, monsieur. Adieu ! Gardez précieusement le secret de votre nom. Je ne veux plus le savoir.

Avec un salut aussi profond que moqueur tante Droll s'éloigna.

— Gredin ! grommela le *cornel*. Une pareille insulte, à moi !

— Et pourquoi la supportes-tu ? ricana un de ses acolytes. À ta place, j'eusse répondu à ce sac de cuir par un bon coup de poing sur le nez.

— Vraiment ! Il t'aurait assommé avant que tes doigts pussent l'effleurer.

— Turlututu ! Ce crapaud ne possède certainement pas la force d'un athlète.

— Il ne faut pas toujours se fier aux apparences, répondit sentencieusement Brinkley. En tout cas, je ne suis point homme à dédaigner un gaillard qui laisse approcher d'un mètre de lui une panthère noire pour l'abattre ensuite d'un coup de fusil aussi froidement que s'il s'agissait de tuer une poule. D'ailleurs, en admettant que j'eusse commis la sottise de l'attaquer, tout le monde me serait tombé sur le dos ; et la réussite de nos plans exige la paix. N'oublie pas que nous devons éviter l'esclandre à tout prix.

Sur ces entrefaites, Droll arrivait près des Peaux-Rouges, alors assis sur une balle de tabac. À sa vue, les Indiens se levèrent simultanément et prirent l'attitude de gens qui

attendraient qu'on leur adressât la parole. En les remarquant, le trappeur accéléra le pas et se campa devant eux.

— Par exemple ! s'écria-t-il en tendant vivement les deux mains. Grand-Ours et Petit-Ours ! Que faites-vous dans l'est, mes amis ?

— Nous venons d'acheter divers objets à La Nouvelle-Orléans en compagnie de plusieurs frères rouges et retournons maintenant chez nous, répliqua Grand-Ours. Nos frères se chargent de rapporter achats. Beaucoup de lunes se sont écoulées depuis le jour où nous eûmes le plaisir de contempler pour la dernière fois le visage de tante Droll.

— Certes. Je constate que, depuis lors, Petit-Ours a grossi et grandi de plus du double de ce qu'il était à l'époque. Et, comment se portent mes frères rouges ? Vivent-ils en paix avec leurs voisins ?

— Oui. Eux avoir enfoui haches de guerre dans terre et ne désirent plus les déterrer.

— Quand irez-vous retrouver les vôtres ?

— Nous l'ignorons. Nous croyons d'abord pouvoir les rejoindre d'ici une demi-lune ; mais, à présent, il faut attendre davantage.

— Diable ! Quel ton grave et mystérieux ! Que mijote donc mon frère Grand-Ours ?

— Lui mijoter de plonger couteau dans sang de l'insulteur.

— Tiens ! De qui s'agit-il ?

— Du chien blanc que toi voir là-bas avec cheveux rouges. Lui avoir frappé de la main Grand-Ours au visage.

— Parbleu ! quel âne ! grogna tante Droll. Cet individu devrait pourtant savoir ce qu'il en coûte de gifler un Indien, et surtout quand cet Indien se nomme Grand-Ours !

— Le chien doit pas savoir que moi être Grand-Ours. Moi lui avoir dit mon nom en langue tonkawa et moi demander à mon frère blanc de ne pas le traduire en anglais.

— Sois tranquille, si jamais je traduis quelque chose à cet animal-là, ce ne sera certes point le nom de mon frère. Allons, au revoir pour l'instant. Il me faut aller voir ce qui se passe par là-bas. On se reverra.

Sans se presser, tante Droll se remit à trotter sur le pont du navire, se dirigeant du côté où conversaient encore avec animation les plus importants passagers. Le père de la fillette si miraculeusement sauvée sortait précisément de sa cabine, annonçant que sa fille était revenue à elle et n'avait plus besoin que de sommeil pour se remettre complètement. Il s'empressa d'aller remercier Petit-Ours.

— Tiens ! fit tante Droll en l'entendant exprimer véhémentement sa gratitude au jeune Indien. Serait-ce donc Petit-Ours qui sauva l'enfant ?

Robert Grandier conta brièvement l'exploit du Peau-Rouge.

— Bravo ! s'écria le trappeur enthousiasmé. Cette prouesse ne peut, du reste, me surprendre. Ce garçon-là n'est plus un enfant, mais un homme par la sagesse et la vaillance !

— Connaîtriez-vous donc ces Peaux-Rouges ? demanda Great-Firehand avec un intérêt visible. Nous vous avons vu leur parler.

— C'est que je les ai rencontrés plusieurs fois au cours de mes pérégrinations.

— Rencontrés ? Comment ça ? reprit avec étonnement Charles Dorvel. Le père a déclaré être Tonkawa. Or, les membres de cette tribu presque éteinte n'errent plus d'un site à l'autre comme jadis, mais demeurent aujourd'hui sédentaires dans le pitoyable territoire ou *Réserve* que leur assigna le gouvernement des États-Unis au sein de la vallée du Rio Grande.

— C'est juste, répliqua tante Droll, mais Grand-Ours est resté fidèle aux mœurs de ses pères. Il se transporte çà et là, absolument comme le chef apache Winnetou. Il est même permis de supposer qu'il a quelque part un refuge secret où il va se reposer au retour de ses voyages. Toutefois, ce n'est là qu'une supposition, car le Peau-Rouge est très

mystérieux à ce sujet. Il parle de temps à autre « des siens », et, quand je le rencontre, je ne manque jamais de lui demander comment se portent « les siens ». C'est tout. Jusqu'ici je ne suis pas encore parvenu à savoir où ils gîtent et qui ils sont. Grand-Ours vient de me déclarer qu'il se rendait chez « les siens », lorsque la stupide intervention d'une brute l'obligea de modifier ses projets. Pour l'instant, il ne songe plus qu'à se venger. Malheur à celui qui osa le toucher ! Il est perdu.

— C'est mon avis, remarqua Grande-Main-de-Feu. Je connais trop les Indiens pour penser que Grand-Ours ait pu se laisser gifler par lâcheté.

— Ah ! fit Droll en regardant fixement son interlocuteur. Alors, vous aussi, sir, connaissez les Peaux-Rouges ? Pourtant, vous êtes mis avec tant de chic, que vous me paraissez plus apte à parader dans un salon et à palabrer avec de beaux messieurs et de belles madames, qu'à parcourir les immensités des prairies américaines.

Robert Grandier éclata de rire.

— Ta jugeote est en défaut aujourd'hui, chère tante, s'écria-t-il. Apprends seulement que ce monsieur est un des hommes les plus célèbres du Far-West.

— Bigre ! C'est sérieux, alors ? Eh bien, foi de tante Droll ! je ne sais que deux hommes capables de mériter ce superlatif. L'un se nomme Great-Shatterhand, l'autre Great-Firehand. Comme je connais le premier, ce géant ne pourrait être que Great-Firehand. Me trompé-je ?

— Non, répliqua Charles Dorvel en souriant.

— Diantre, quel honneur pour tante Droll de s'entretenir avec vous, sir, reprit le trappeur en empoignant deux plis de son ample robe pour exécuter une révérence de cour. Alors, c'est vous le brave des braves, devant qui tremblent tous les coquins ? Mes félicitations, monsieur ! Il y a belle lurette que j'entends chanter vos exploits. Voulez-vous me permettre de vous serrer la patte ?

— Avec plaisir ! répliqua Grande-Main-de-Feu en serrant à les briser les doigts de tante Droll. Il m'est toujours agréable de donner une poignée de main à un homme brave et honnête. J'avoue que votre froide intrépidité en face de la panthère vous a conquis tous mes suffrages. J'espère que nous lierons plus intimement connaissance.

— Croyez que c'est mon plus vif désir, sir, répliqua le trappeur, et je vous propose de fêter la joie que me procure votre rencontre en buvant à nos santés réciproques. Nom d'un petit bonhomme ! Je ne suis pas monté à bord de ce vaisseau pour y périr de soif. Allons donc nous installer dans un coin de la salle à manger. Naturellement, tu es des nôtres, Bob ! C'est moi qui invite.

À peine disparaissaient-ils, que surgissait hors de l'écoutille menant à la machinerie le nègre qu'avait houspillé le capitaine au début de la tragique exhibition de la panthère. Le *cornel* l'aperçut et lui fit signe de s'approcher.

— Que vous faut-il, sir ? questionna le noir d'une voix rude, mais dans un anglais irréprochable. Je viens me reposer à l'ombre. C'est mon heure, et ne suis pas ici pour servir les passagers. Si vous avez besoin de quelque chose, adressez-vous au steward.

— Je sais, je sais, mon ami, fit doucereusement Brinkley de l'air le plus gracieux qu'il pouvait donner à sa revêche physionomie. Aussi n'est-ce point pour vous importuner que je vous appelle, mais afin de vous demander si vous ne voudriez pas trinquer avec nous. Par cette chaleur intenable, un verre de brandy ne saurait faire de mal. Tenez, voici un dollar. Allez vous-même au buffet chercher ce que vous préférez et revenez vous asseoir à côté de nous.

La mine renfrognée du noir s'éclaircit comme par enchantement. Son apparente indolence disparut instantanément. En moins de

cinq minutes, il s'éclipsait, et réapparaissait chargé de deux bouteilles pleines ainsi que de plusieurs verres. Il les posa devant le *cornel* qui lui versa une première rasade, puis une seconde. Le nègre engloutit les deux verres coup sur coup. Ses prunelles de charbon pétillèrent de satisfaction.

— À la bonne heure, ça remet ! dit-il en faisant claquer sa langue. Ce n'est pas souvent que les gens de notre espèce peuvent, se reconforter de la sorte, hélas ! Mais comment vous vint donc l'idée de m'inviter. Habituellement, vous autres hommes de race blanche êtes loin de fraterniser ainsi avec des noirs.

— Et c'est le grand tort qu'ils ont, mon ami, déclara le *cornel* d'un ton patelin. Pour moi et mes camarades ici présents, un noir vaut un blanc ; c'est pourquoi je fus saisi de compassion en vous apercevant suant et rôtissant en face de votre brasier.

— Ah, dame ! on n'est pas heureux tous les jours, bougonna le nègre. Le capitaine refuse de faire des avances. On n'est payé qu'à la rentrée du navire dans son port d'attache. Impossible de s'offrir un verre pour étancher sa soif...

— Pauvre gars ! interrompit le *cornel*. Tenez, vous me faites tellement pitié, que je suis tout disposé à vous remettre quelques dollars en échange d'une complaisance.

— Quelques dollars ! répéta le noir avec enthousiasme. Mazette ! Je me mets entièrement à votre service, sir. Qu'attendez-vous de moi ?

— Presque rien, en vérité, mon ami. Il s'agirait d'écouter sans se faire remarquer. Tenez, avalez encore le contenu de ce verre ?... Avez-vous le droit de pénétrer dans la salle à manger ?... C'est là qu'il faudrait aller.

— Hum ! Cela n'est réellement défendu à personne. Mais je n'ai rien à y chercher... Ah ! une idée !... Les fenêtres sont sales. Je vais aller les nettoyer.

— Ne craignez-vous pas d'éveiller les soupçons ?

— Non. La pièce étant presque continuellement occupée au cours de la journée, il est impossible de choisir pour l'exécution de cette besogne un instant où il n'y aurait personne à l'intérieur.

— Mais ce n'est pas vous qui avez l'habitude de vous en charger, objecta Brinkley.

— N'importe. Ce travail, à proprement parler, rentre dans les attributions du steward ; toutefois, je ferai à ce dernier un immense plaisir en lui proposant de l'accomplir à sa place en échange d'un verre. Il trouvera ça tout naturel. Que faudra-t-il écouter ?

— Je ne veux point faire de cachotteries avec un brave homme comme vous, mon ami. Il y a en ce moment dans la salle à manger un géant qu'on nomme Great-Firehand. Il doit être attablé avec un gaillard à barbe noire qui s'appelle Black-Bob et un individu vêtu en femme répondant au sobriquet de tante Droll. Ce Great-Firehand est un riche fermier. Ses deux compagnons sont des invités qu'il emmène chez lui. Nous avons l'intention d'aller demander de l'ouvrage à la ferme de Great-Firehand et, puisqu'il se trouve sur ce paquebot, je voudrais profiter de l'occasion pour me renseigner un peu sur son compte et savoir si ça vaut vraiment la peine de nous rendre là-bas. Ces gentlemen doivent sûrement s'entretenir de leurs affaires ; donc, si vous ouvrez les oreilles en frottant les vitres, il vous sera facile de nous satisfaire. Vous voyez que c'est facile.

Le nègre se gratta le cuir chevelu.

— Et combien m'offrez-vous ?

— Je vous paierai d'après les renseignements que vous me fournirez ; mais vous recevrez trois dollars pour le moins.

— *All right !* Ça me va, acquiesça le nègre. Encore un petit verre pour me donner du cœur, sir... Là ! à votre santé et au revoir !

Il s'éloigna tout guilleret.

— Qu'as-tu donc l'intention de faire, *cornel* ? questionna l'un des compagnons de

Brinkley.

— Je veux tâcher de nous enrichir un brin, répliqua celui-ci. Vous savez aussi bien que moi que nous sommes de pauvres tramps forcés par les circonstances d'épier toutes les occasions possibles de gagner honorablement notre vie. Il nous fallut verser à la caisse du *Dogfish* l'argent de nos places et je serais heureux de rentrer dans nos frais. C'est bien naturel, il me semble. En outre, pour continuer notre route, nous devons faire des préparatifs qui exigeront de gros débours et notre bourse est actuellement fort plate. Je ne vous demande que de m'obéir implicitement. Ceux qui me seront fidèles participeront au partage de la superbe récolte qui doit terminer notre carrière aventureuse.

— Ah ! oui ! La fameuse blague du Lac d'Argent !

— Ce n'est pas une blague, je le jure ! Je sais maintes choses que vous ignorez, mes gars, et que je ne juge pas encore convenable de vous révéler. Je ne vous instruirai exactement que le jour où nous aurons atteint notre destination. D'ici là, il est indispensable que vous m'accordiez pleine confiance et que vous me croyiez quand je vous affirme que nous découvrirons là-bas assez de richesses pour vivre tous dans l'opulence jusqu'à notre dernier soupir. Mais, silence ! Voici que revient la boule de suie.

Tous fixèrent les regards sur le nègre qui s'approchait lentement, mais nul ne remarqua quatre prunelles étincelantes qui les observaient de loin : celles de Grand-Ours et de Petit-Ours.

— Eh bien ? interrogea Brinkley.

— Eh bien, grogna le noir, je me suis donné un mal du diable pour rien. Il est malheureusement peu probable que vous me donniez au-delà des trois dollars promis.

— Pourquoi donc ?

— Parce que ce qu'il me fut possible d'entendre ne saurait vous intéresser, sir. Vous avez fait erreur en prenant le géant pour un fermier. On le nomme effectivement Great-Firehand, mais c'est un chasseur. Il n'a pas de ferme et se rend au fin fond des montagnes.

— Ah ! fit le *cornel* en affectant une mine déconfite. Quel ennui ! Et en quel endroit des montagnes va-t-il donc ?

— Il ne l'a point, dit. Great-Firehand, Black-Bob et tante Droll étaient assis à une table en compagnie du père de la gosse qui a failli être dévorée par la panthère. Il se nomme Butler. C'est un ingénieur américain. Il doit accompagner Great-Firehand. Tous deux iront d'abord rendre visite au frère de Butler qui possède une grande ferme dans le Kansas. Ce frère doit être très riche. Il a fait livrer à La Nouvelle-Orléans du bétail et du blé dont le prix fut encaissé par l'ingénieur, qui transporte au Kansas neuf mille dollars en papier. J'ai pu le voir montrer son trésor à ses amis, grâce à une glace qui se trouvait en face de moi. Figurez-vous qu'il a fourré les billets dans le manche creux d'un vieux poignard enfoui sous son veston.

— Ah ! bah... mais ces détails ne sauraient nous intéresser, mon ami, déclara Brinkley. Je suis navré d'apprendre que le géant n'est pas le fermier que nous supposions. Sa ressemblance avec lui est frappante et il porte le même nom. Je n'y puis rien comprendre.

— En tout cas, tous ces messieurs-là doivent avoir de l'argent, continua le nègre, le barbu noir parlait aussi d'une somme importante qu'il aurait reçue et doit aller partager avec plusieurs *rafters* dont il est l'associé et le chef.

— Baste ! Des *rafters* ? Qui penserait jamais que ces espèces de chasseurs-bûcherons toujours errants gagnent tant d'argent ! Où sont-ils donc les associés du barbu ?

— Ils abattent des arbres sur les rives de la rivière Blaek-Bear (Ours-Noir) dans un lieu qui m'est inconnu.

— Je connais l'endroit, moi, répondit nonchalamment le *cornel*. C'est un cours d'eau qui se jette dans l'Arkansas en aval de Tuloi. Cette association de *rafters* est-elle nombreuse ?

— Elle se compose de vingt hommes,

paraît-il. Quant au bonhomme en robe de cuir, il a sur lui un tas de pépites. Lui aussi va vers l'ouest. Je voudrais bien savoir où il trimbale son magot. Ce n'est pas dans le désert qu'on peut avoir besoin d'argent.

— Ce n'est point notre affaire ; fit le *cornel* avec indifférence. Chacun s'arrange comme il l'entend. Cependant, je m'étonne de voir l'ingénieur emmener une petite fille au fin fond des montagnes.

— Il est veuf et n'a que cette gosse-là. Il n'a pas voulu s'en séparer. Ils vont d'ailleurs demeurer longtemps là-bas et construiront des cabanes.

— Tiens ! dit Brinkley. Des cabanes ? Il faut donc supposer que toute la bande se rend dans les montagnes. Quel but peuvent-ils bien poursuivre ?

— C'est ce que le barbu noir aurait voulu savoir ; mais Great-Firehand se contenta de répondre qu'il l'apprendrait plus tard.

— Ah ! Quel mystère ! Sans doute s'agit-il d'un riche gisement aurifère qu'ils veulent examiner secrètement, puis exploiter le cas échéant. Je voudrais bien savoir où ils vont exactement.

— Personne n'en souffla mot. Il semblerait que le barbu noir et tante Droll sont de la partie. Ils paraissent tous très bien s'entendre, si bien même, qu'ils ont pris des cabines contiguës. L'ingénieur a le numéro un ; Great-Firehand, le deux ; Bob, le trois ; Tante Droll, le quatre ; le petit Fred a le cinq.

— Fred ? Qui est Fred ? demanda Brinkley d'un air surpris.

— Le gamin qui accompagne la tante, donc.

— Est-ce le fils de Droll ?

— Je ne le pense pas. J'ignore son nom de famille.

— Les cabines en question sont-elles situées à droite ou à gauche du couloir ?

— À tribord, et d'ici, à gauche. Ah ! ils sont heureux ces gens-là de pouvoir se payer des cabines. Nous autres, pauvres diables, devons dormir presque à fond de cale, dans une chambre où l'on étouffe par ces chaleurs... Tenez, sir ; voyez-vous cette écoutille ? De là part un escalier qui aboutit au bas du navire...

— C'est bon, c'est bon, mon ami, interrompit Brinkley. Ces détails ne sauraient nous intéresser. Quoique vos renseignements me soient totalement inutiles, voici les trois dollars que je vous ai promis, car jamais je ne manque à ma parole. Vous ne pouvez exiger davantage, puisque votre complaisance ne sert de rien.

— C'est compréhensible, riposta le nègre en empochant prestement les dollars. Je suis très content comme ça, sir, et vous êtes un noble gentleman. Si vous avez besoin de quelque chose à un moment ou à l'autre, songez à moi.

— Merci, mon ami. Encore un verre à votre santé.

Le noir avala l'eau-de-vie d'une gorgée et alla s'étendre à l'ombre d'un amoncellement de caisses entassées à respectable distance des tramps.

Les compagnons de Brinkley jetèrent sur leur chef des regards interrogateurs.

— Ah ! ah ! les gars, marmotta-t-il d'un air satisfait. La curiosité vous dévore, hein ? Vous avez entendu ? Il existe sur ce navire un heureux mortel détenteur de neuf mille dollars, en beaux billets que tout honnête citoyen peut changer sans danger. N'est-ce pas tentant ? Comment résister à l'envie de les escamoter ?

— Oh ! oh ! La besogne serait diantrement scabreuse.

— Pas du tout. Il ne s'agit que d'aller dénicher la galette dans la cabine de l'ingénieur pendant qu'il dort.

— Hum ! Qui oserait se charger d'une telle mission ?

— Moi ! déclara le *cornel*. Ce n'est pas pour des prunes que je suis votre chef.

— Et si l'on te pige ?

— Pas mèche (1). Mon plan est prêt. Tout ira bien.

— Mais l'ingénieur se trémoussera eu s'apercevant du vol. Il réclamera son magot à cor et à cri.

— Probable, mais que vous importe ? reprit froidement Brinkley. À ce moment-là, nous serons hors d'atteinte. Dès que dormira Butler, j'irai le débarrasser de ses billets. Ensuite, je descendrai dans la cale avec les instruments nécessaires et perforerai la coque du bâtiment...

— Non, mais !... Interrompirent deux ou trois voix rauques. Tu es fou à lier, *cornel* !...

— Chut ! commanda Brinkley d'un ton impérieux. Ne m'interrompez pas. Donc, je trouverai la coque du *Dogfish*. Naturellement, l'eau pénétrera peu à peu dans la cale. Le vaisseau s'enfoncera graduellement. Le pilote ou l'officier de quart, peut-être les deux, s'en apercevront et jetteront l'alarme. Le capitaine ordonnera de mener le steamer près du rivage. Tous les passagers s'éveilleront en sursaut ; ils se croiront perdus et feront un boucan infernal. Le brave ingénieur ne songera point à son poignard. Quand il s'avisera d'y penser, le paquebot aura gagné la rive du fleuve depuis un bout de temps et nous aurons décampé dans la nuit. Voilà !

Il promena autour de lui un regard satisfait, quêtant évidemment des louanges qui tardaient à venir.

— Hum ! ronchonna quelqu'un. Et, en admettant que ton ingénieur s'aperçoive immédiatement du tour qu'on lui a joué?... Quoi alors ?... Il va sans dire que le capitaine défendra à tout le monde de débarquer. Essayeras-tu de t'enfuir à la nage ?

— Non pas. Quoique bon nageur, je ne voudrais point confier mon corps à l'Arkansas en ces parages. Tranquillise-toi. Si, contrairement à ce que je prévois, Butler faisait du vacarme avant l'heure, il n'y aurait qu'à plonger le poignard dans l'eau en le suspendant au bout d'une ficelle, dont la seconde extrémité serait

[1] Note winnetou.fr : pas de risque de découvrir la mèche ou d'éventer la mèche. Mettre un complot à jour.

fixée à l'extérieur de la coque du bâtiment. Nul n'aurait l'idée d'aller l'y chercher...

— Pas mal imaginé, grogna une voix. Mais, après ?... Que ferons-nous au sortir du steamer ?... Tu as promis de nous faire marcher le moins possible et il avait été décidé que nous voguerions jusqu'à...

— Tais-toi ! ordonna aigrement le *cornel*. Il me semble que, pour gagner neuf mille dollars, on peut arpenter à pied quelques kilomètres de plus qu'il ne fut convenu. Cela fera plus de quatre cents dollars pour chacun ! D'ailleurs, nous n'aurons pas besoin d'user longtemps nos jambes avant de rencontrer une ferme ou un wigwam indien où nous emprunterons des chevaux, et des bons !

Les visages rembrunis se rassérénèrent.

— Ah ! comme ça, c'est différent, approuvèrent plusieurs complices de Brinkley. Nous sommes de la partie.

— Ensuite, continua le *cornel* radieux, nous irons visiter l'association des *rafters* installés au bord du Black-Bear. D'après ce que nous a conté le nègre, il sera facile de dénicher le campement. Il suffira de guetter le barbu noir et de le dépouiller sans tambour ni trompette de l'argent qu'il a l'insigne bêtise de porter à ses associés. Nous aurons alors largement de quoi poursuivre notre route jusqu'au Lac d'Argent.

— Cela veut dire que tu renonces à la caisse du chemin de fer ?

— Aucunement. Abondance de biens ne saurait nuire, mes gars. Le tiroir du coffre contiendra plusieurs milliers de dollars qu'il serait idiot de dédaigner. Mais chaque chose en son temps, sapristi ! Achevons d'abord l'affaire actuelle, ensuite nous verrons. Nul d'entre nous ne pourra dormir cette nuit ; il est donc raisonnable de nous reposer maintenant, afin d'être frais et dispos à l'heure de la lutte.

Ce conseil fut aussitôt suivi par la bande entière. Du reste, la chaleur était telle, que tous les voyageurs passèrent l'après-midi couchés sur le pont ou étendus sur les couchettes des cabines dans un semi-engourdissement. Ce ne fut que vers le soir, alors qu'une brise

passablement fraîche atténuait enfin la brûlante lourdeur de l'atmosphère, que les occupants des chambrettes montèrent sur le promenoir. Butler, accompagné de sa fille Hélène, se mit à la recherche de Petit-Ours que l'enfant voulait remercier.

Les Indiens n'avaient pas bougé de la caisse où ils s'étaient installés après l'exploit de Petit-Ours. Assis côte à côte, le père et le fils gardaient une immobilité de Peaux-Rouges qui se respectent.

Gracieuse et riante, Hélène courut au jeune Indien dont elle emprisonna les mains cuivrées entre ses menottes blanches.

— Merci, brave garçon ! s'écria-t-elle. Quel dommage que tu ne demeures pas avec nous ! J'aurais tant aimé avoir un frère qui te ressemblât !

Les yeux sérieux de Petit-Ours se fixèrent sur le minois rosé qui lui souriait avec confiance. Son masque froid et impénétrable s'anima.

— Ma vie t'appartiendrait alors, répondit-il gravement dans son anglais qui tout en étant plus coulant que celui de son père, n'en péchait pas moins fort souvent centre la grammaire. Grand-Esprit entendre paroles à Petit-Ours et savoir qu'être vraies.

— Je voudrais t'offrir un petit souvenir pour que tu ne m'oublies jamais, jamais, reprit gentiment la fillette, dis-moi, l'accepteras-tu ?

Il acquiesça d'une inclinaison de tête. Hélène ôta un mince cercle d'or qui ornait l'annulaire de sa main gauche et le passa au petit doigt du Peau-Rouge.

— Elle va très bien ! s'écria-t-elle en sautant de joie. Quel bonheur ! D'ailleurs, elle m'était trop grande.

Petit-Ours examina d'abord silencieusement l'anneau scintillant, puis, entr'ouvrant la couverture qui lui recouvrait les épaules, il enleva de son cou un objet qu'il tendit à la gamine. C'était un minuscule carré de gros cuir sur lequel figuraient quelques signes bizarres.

— Moi aussi donner souvenir à jolie petite fille blanche, déclara-t-il de sa voix grave et impassible. Ça être totem de Mintropan-Homosh. Ça être cuir et pas or, mais quand toi être en danger chez Indiens, toi montrer totem vite et danger fuir. Tous les Indiens connaître et aimer Nintropan-Homosh et tous obéir à son totem.

L'ingénieur prit la parole à son tour.

— Comment prouver ma reconnaissance à Petit-Ours ? fit-il amicalement. Je ne suis pas pauvre ; mais tout ce que j'ai ne suffirait point à récompenser son héroïsme. Je dois donc demeurer son débiteur tout en devenant son sincère ami, et ne puis que lui offrir un simple souvenir pour l'aider à se défendre contre ses ennemis avec autant de succès qu'il a défendu ma fille contre la panthère. Acceptera-t-il ces armes ? Je veux l'espérer.

Ce disant, il tirait de sa poche deux beaux revolvers neufs à crosse incrustée de nacre. Petit-Ours n'hésita pas une seconde. Reculant un peu, il se redressa fièrement et répondit :

— Homme blanc offrir armes à Petit-Ours et ça être pour lui grand, très grand honneur, car, chez Indiens, les hommes seulement reçoivent des armes, et Nintropan-Homosh n'être qu'adolescent. Mais lui prendre armes et s'en servir toujours pour défendre braves gens et punir méchants. Ouaough !

S'emparant des revolvers, il les fit disparaître sous sa couverture et le glissa dans sa ceinture. Grand-Ours rayonnait. On voyait qu'il avait peine à retenir son émotion. L'honneur fait au fils dont il était si fier ébranlait son habituelle imperturbabilité.

Avec quelques mots de remerciement, l'ingénieur et sa fillette prirent ensuite congé des Peaux-Rouges qui se réinstallèrent sur leur caisse.

— Savez-vous exactement ce qu'est un totem, monsieur ? questionna Great-Firehand

dès que l'ingénieur lui eut narré son entrevue avec les deux Ours.

— Je le crois, répliqua Butler. Le totem est la marque distinctive d'un Peau-Rouge. C'est pour lui à peu près ce qu'est pour nous le cachet ou le sceau. Il peut être représenté par n'importe quel objet et se composer des matières les plus diverses.

— Cette explication est juste dans l'ensemble, reprit Charles Dorvel ; il y manque cependant les détails indispensables pour expliquer de façon très exacte toute la signification du totem chez les Peaux-Rouges. D'abord, il n'est point donné à chaque Indien de posséder un totem. Seuls, les chefs renommés ont le droit d'en avoir. Le fait que Petit-Ours en a déjà un, quand bien même ce totem est en même temps celui de Grand-Ours, prouve que le jeune homme dut accomplir certaines prouesses considérées comme extraordinaires par les Peaux-Rouges. Voudriez-vous me montrer le bout de cuir ?

La fillette tendit son talisman à Great-Firehand.

— Saurez-vous déchiffrer ces hiéroglyphes ? demanda Butler.

— Certes. J'ai vécu si longtemps parmi les diverses tribus indiennes de ces contrées, que je comprends aujourd'hui sans difficulté leurs dialectes et leur écriture. Ce totem est un des plus précieux qui puissent exister et il est fort rare qu'un étranger en reçoive un pareil en guise de recommandation. Les caractères tracés dessus sont en idiome tonkawa et signifient : « *Son ombre est mon ombre, et son sang est mon sang ; il est mon frère aîné* ». Le terme « frère aîné » est encore plus cordial que le simple mot « frère ». Ce totem contient ainsi une recommandation extrêmement chaleureuse. Celui qui offenserait le détenteur de cet objet devrait ensuite redouter l'implacable vengeance de Grand-Ours, de Petit-Ours et de tous leurs amis. Enveloppez soigneusement ce morceau de

cuir, monsieur Butler. Peut-être viendra-t-il un jour où il vous sera excessivement utile, puisque nous allons pénétrer clans le pays où résident les alliés des Tonkawas. Qui sait ? La vie de bien des gens est peut-être suspendue à ce minuscule carré de cuir.

Au cours de l'après-midi, le *Dogfish* avait passé devant Ozark, Fort-Smith et Van-Buren. Il atteignait alors l'angle où le lit de l'Arkansas dessine un brusque mouvement vers le nord. Le capitaine annonça que le steamer arriverait vers deux heures après minuit à Fort-Gibson où il mouillera jusqu'au matin.

Cette nouvelle fut accueillie avec un visible plaisir par tous les passagers et, la plupart d'entre eux, désireux d'être dispos pour l'atterrissage à Fort-Gibson, se couchèrent très tôt. Tous les voyageurs des cabines désertèrent le pont. Quelques-uns seulement s'attardèrent au salon afin d'y jouer aux dames ou aux échecs. Dans le fumoir contigu se réfugièrent Great-Firehand, Black-Bob et tante Droll.

— D'où vous vient donc cette bizarre appellation de « tante » ? demanda tout à coup Charles Dorvel à Droll.

Celui-ci se mit à rire.

— Vous savez bien que les habitants de l'ouest ont coutume de décerner à chacun un sobriquet. Avec mon élégante robe de chambre, je ressemble, paraît-il, plus ou moins à une femme. En outre, un sévère mal de gorge m'a légué une voix de fausset qui glapit comme l'organe féminin. J'ai de plus contracté l'habitude de m'intéresser au sort de tout pauvre diable honnête et laborieux posté sur mon chemin ; il n'en fallut pas davantage pour que certain loustic s'avisât un beau jour de m'appeler « bonne tante ». Depuis lors, je suis « tante Droll » pour tout le monde.

— Droll serait-il donc votre nom de famille ?

— Non ; mais peut-être mon extérieur est-il passablement comique et mes manières « drôles ». Cela suffisait amplement pour qu'on me baptisât « Droll » (drôle). En réalité, je me

nomme Pierre Trablotin.

— Trablotin ! s'écria Robert Grandier. Mais c'est français, cela !

— Naturellement, puisque je suis Français, répondit tante Droll en riant. Et un bon Français de Normandie, s'il vous plaît ! Messieurs, tel que vous me voyez, je suis natif des environs de Fécamp.

— Compatriotes, alors ! dirent simultanément Dorvel et Grandier en se levant pour serrer les mains de leur compagnon.

— Enchanté, messieurs ! riposta tante Droll en faisant un salut cérémonieux. Trois Français promenant leurs peaux respectives dans les solitudes du Far-West ! Voilà de quoi donner un démenti à ceux qui prétendent que notre race est casanière. Mais, si vous le permettez, nous remettrons notre conversation à demain pour aller nous reposer. Les joueurs d'échecs ont abandonné le salon et l'on n'attend plus que notre exode pour éteindre les lumières.

— Allons, acquiescèrent les deux autres.

Moins d'un quart d'heure plus tard, les seuls feux visibles sur le *Dogfish* étaient ses puissants fanaux de proue et de poupe. Sauf le mécanicien et les aides de chauffe, il ne restait apparemment d'éveillés d'un bout à l'autre du vaisseau que la vigie, l'homme de barre et l'officier de quart.

Apparemment... En effet, les tramps faisaient semblant de dormir, guettant impatiemment le moment d'opérer. Le *cornel* avait fait étendre ses hommes autour de l'écoutille par laquelle il se proposait de descendre, afin que personne ne pût y entrer sans qu'ils le sussent.

— Je file, murmura soudain Brinkley à l'oreille de ses voisins. J'ai changé d'avis. Mieux vaut d'abord trouer la carcasse du bateau et voler ensuite la galette.

Se glissant dans les ténèbres, il disparut à l'intérieur de l'écoutille pour réapparaître au bout d'une demi-heure environ.

— C'est fait, souffla-t-il.

Et il se dirigea doucement vers la cabine de Butler.

Le grand salon et le fumoir, situés à côté l'un de l'autre, se trouvaient sur l'arrière-pont, au centre des cabines dont chacune possédait une porte particulière ouvrant dans le salon. Les cloisons extérieures étaient construites en bois et percées de fenêtres assez larges, alors simplement voilées par des rideaux de gaze. Entre ce cloisonnage et le garde-fou du vaisseau existait un étroit passage destiné à faciliter le service des cabines. Ce fut ce chemin que prit le *cornel*. Bien renseigné par le nègre, il s'orienta sans difficulté vers la chambrette de Butler. Portant le numéro un, elle formait naturellement le coin de la rangée sise à tribord.

Le malfaiteur rampa jusqu'à la fenêtre. Une faible lueur traversait la gaze. De la lumière ! Alors, Butler ne dormait pas ? Peut-être lisait-il ?

Hésitant, Brinkley se demandait s'il devait rejoindre ses camarades, lorsqu'il remarqua que les autres cabines étaient également éclairées. Cela le tranquillisa. Il pensa même que ce détail ne pouvait que faciliter la mise à exécution de son projet. Tirant son couteau, il coupa la gaze de haut en bas. Un rideau de soie l'empêchait de voir à l'intérieur. Il l'écarta légèrement.

Au-dessous d'une petite lampe arrangée en veilleuse était une tablette sur laquelle gisaient une montre, un portemonnaie et un poignard. L'ingénieur dormait profondément. Le *cornel* tendit le bras et saisit le poignard, puis retourna vers ses acolytes avec les mêmes précautions qu'il avait prises pour venir effectuer son vol.

Il passa sans accident devant le lieutenant de garde. Un peu plus loin, il discerna soudain dans l'obscurité deux points phosphorescents qui disparurent instantanément.

— Des yeux ! se dit Brinkley en s'aplatissant.

Un bruissement se fit entendre près de lui. L'officier de quart le perçut et s'approcha.

— Qui est là ? demanda-t-il.

— Moi. Nintropan-Hauey.

— Ah, l'Indien ! Va dormir !

— Ici glisser homme ; lui avoir fait méchante chose ; moi avoir vu lui, mais très vite disparaître.

— Où ?

— Par endroit où être *cornel*. Peut-être homme être *cornel*.

— Allons donc ! Pourquoi serait-il venu par ici ? Je n'ai vu personne. Va dormir et ne dérange pas les autres.

— Bon ! moi aller dormir ; mais pas faute à moi si mauvaise chose arriver.

Le lieutenant fit quelques pas vers l'avant du navire. Toute la bande de *cornel* était couchée. Nul bruit anormal n'émanait soit d'un côté ou de l'autre du *Dogfish*. On n'entendait que des ronflements plus ou moins sonores. L'officier fut convaincu que le Peau-Rouge s'était trompé.

Deux autres heures environ s'écoulèrent. La vigie héla inopinément le lieutenant de la proue du paquebot.

— Sir, fit le matelot, j'ignore d'où ça provient, mais le bateau s'enfonce très lentement dans le fleuve.

L'officier sursauta.

— Non, mais !... Vous rêvez, mon brave !

— Non, sir. Venez voir ici. La ligne du tirant d'eau est certainement de beaucoup dépassée.

Le lieutenant se pencha et se redressa. Sans répondre, il se hâta d'aller éveiller le capitaine. Deux ou trois minutes plus tard, ce dernier apparaissait sur le pont en compagnie du jeune officier. Ils avaient une lanterne et en allumèrent une seconde, puis le capitaine descendit dans l'écouille de proue, tandis que le lieutenant s'engouffrait dans celle de poupe afin de gagner la cale et de l'explorer. Les tramps avaient dû se déranger pour permettre au commandant de passer.

— Il va tout faire en douce, murmura Brinkley en voyant le capitaine surgir de l'écouille et s'approcher du pilote. Attendez ! le steamer ne va pas tarder à filer vers le rivage.

Le *cornel* ne se trompait point. Les matelots furent éveillés sans tapage et le paquebot vira de bord. Mais cette manœuvre ne pouvait être exécutée sans quelques secousses ; les passagers du pont s'éveillèrent. Des voyageurs de cabine vinrent se renseigner.

— Ce n'est rien, messieurs, déclara paisiblement le capitaine. Nous avons un peu d'eau dans une soute et devons la pomper. On va jeter l'ancre. Ceux qui éprouveraient le moindre effroi n'auront qu'à débarquer jusqu'à ce que le *Dogfish* soit en état de reprendre sa marche.

Le capitaine comptait ainsi calmer l'inquiétude de ses passagers ; ce fut le contraire qui se produisit. Des cris s'élevèrent de toutes parts. Un véritable affolement s'empara de la majeure partie des occupants du vaisseau. On réclamait à tue-tête des ceintures de sauvetage. C'était en vain que l'infortuné capitaine répétait machinalement :

— Ce n'est rien, ce n'est rien, mesdames et messieurs. Vous allez atterrir dans cinq minutes.

Toutes les cabines s'étaient vidées en un clin d'œil. Des hommes, des femmes à moitié vêtus couraient éperdument de la proue à la poupe et de la poupe à la proue. L'ancre tomba enfin. Les deux passerelles furent jetées à terre. Tous ceux que la peur harcelait se précipitèrent dessus. Bien entendu, les tramps furent les premiers à débarquer pour s'engloutir dans les ténèbres nocturnes.

Exception faite de l'équipage, il ne restait à bord que *Great-Firehand*, *Black-Bob* tante *Droll* et *Grand-Ours*. Le premier descendit dans la cale d'où il revint bientôt, tenant sa lanterne d'une main et un foret de l'autre. Il se campa devant le capitaine qui surveillait la manœuvre des pompes.

— Où est la place de cet instrument, sir ? interrogea-t-il.

— Sur le pont ; dans la caisse aux outils, répondit un matelot. Il s'y trouvait encore dans l'après-midi.

— Je viens de le découvrir dans

l'entrepont, reprit *Great-Firehand*. Sa pointe est complètement recourbée. Parions qu'il a servi à perforer la coque du vaisseau.

On peut s'imaginer l'impression que produisirent ces paroles. Personne n'avait encore trouvé le temps de répondre au célèbre aventurier, quand apparut *Butler*, les traits bouleversés.

— On m'a volé ! s'écria-t-il. Neuf mille dollars !

— Volé ? Où ? Comment ?

Tout le monde questionnait à la fois.

— Sur ma table de nuit. On a découpé la gaze de la fenêtre. Je viens de m'en apercevoir à l'instant... en revenant de conduire ma fille à terre.

— Moi savoir ! déclara *Grand-Ours* de sa voix calme. *Cornel* avoir volé argent et percé bateau. Moi voir et deviner lui ; dire à officier. Officier pas vouloir croire *Nintropan-Hauey*, dire à lui aller dormir. Faut demander à chauffeur noir. Lui boire avec *cornel*, puis aller laver fenêtres dans salon ; lui écouter et retourner boire avec *cornel*. Nègre tout raconter à *cornel* et *cornel* donner dollars à nègre.

Le capitaine, le lieutenant mentionné par *Grand-Ours*, le pilote et les Français entourèrent l'Indien et l'ingénieur afin de conférer ensemble sur les mesures, qu'il convenait de prendre pour faire face à la situation. Un cri aigu émanant inopinément de terre leur fit brusquement tourner la tête vers le rivage.

— Qu'est-ce ? interrogea le capitaine.

— Ça être *Nintropan-Homosh*, répliqua paisiblement *Grand-Ours*. Moi envoyer lui après *cornel* qui être vite débarqué ; *Nintropan-Homosh* dire où être *cornel*.

Petit-Ours accourait au long de l'une des passerelles.

— *Cornel* ramer là-bas ! haleta-t-il en désignant de l'index la rive opposée du fleuve. Moi pas tout de suite trouver *cornel*, mais apercevoir enfin lui dans grand canot. *Cornel* avoir coupé câble qui retenait canot à navire et vite aller par autre bord.

À la lumière indécise que projetaient sur l'Arkansas les fanaux du *Dogfish* on voyait effectivement s'éloigner une Grande embarcation. Passagers et équipage lancèrent à qui mieux mieux des vociférations à l'adresse des *tramps* qui répondirent par des éclats de rire et des cris de défi. Nul ne remarquait l'absence subite des deux Peaux-Rouges. Une voix familière — celle de Grand-Ours — s'éleva soudain des masses d'ombre qui s'étendaient immédiatement autour du navire.

— Nintropan-Hauey emprunter petit canot, cria-t-il. Lui vouloir courir après *cornel* pour se venger. Nintropan-Hauey laisser bateau attaché sur autre rive et capitaine pouvoir aller chercher lui. Chef des Tonkawas pas laisser échapper *cornel*, Nintropan-Hauey et Nintronan-Homosh prendre sang à *cornel*. *Ouaough !*

Chacun put alors discerner les deux Indiens assis dans un canot. Petit-Ours ramait vigoureusement ; son père était au gouvernail. Ni l'un ni l'autre ne semblaient se soucier des imprécations du capitaine furieux de voir partir ses bateaux. Lorsque le brave marin eut suffisamment exhalé sa colère, il fit appeler le chauffeur qu'avait si libéralement régala Brinkley.

Il va sans dire que le délinquant commença par nier véhémentement d'avoir parlé au *cornel*. Néanmoins, pressé de questions, il finit par s'embrouiller dans ses réponses et dut confesser la faute. Quoiqu'il fût évident que le nègre ignorait les véritables desseins des bandits, le capitaine ne l'en fit pas moins enchaîner dans une soute. Son méfait n'était pas assez grave pour qu'on songeât à le remettre aux représentants de la justice, mais un tel manquement à la discipline méritait un châtement exemplaire auquel le coupable ne pouvait espérer de se soustraire.

Les pompes eurent tôt fait de vider le réduit inondé. Les deux trous pratiqués par Brinkley dans la cale furent alors découverts et calfatés. Les passagers débarqués revinrent à

bord en bon ordre, sans se préoccuper du retard apporté dans leur traversée. Le danger n'existant plus, ils étaient satisfaits ; la plupart d'entre eux se félicitaient même de l'aventure qui leur fournirait matière à conversation dans les réunions de famille ou d'amis.

Butler n'était point au nombre de ces philosophes. L'idée qu'il lui faudrait rembourser à son frère les neuf mille dollars qu'il s'était imprudemment laissé voler ne lui souriait aucunement. Environné de Charles Dorvel, de Robert Grandier et de tante Droll, il se lamentait.

— Nom de nom de nom ! répétait-il. Quel âne je fais ! Que n'ai-je pris des précautions... J'aurais dû cacher le poignard sous mon oreiller.

— Allons, ne vous désolez pas, conseilla Great-Firehand d'un ton réconfortant. Tout espoir n'est pas encore perdu de rattraper Brinkley. Continuez votre route avec votre fillette. Je vous retrouverai chez votre frère.

— Comment ça ? Vous nous quittez ?

— Oui. Je veux poursuivre ce brigand de *cornel*.

— Permettez-moi de vous objecter que l'entreprise est dangereuse.

— Bah ! Ce n'est pas en regardant les mouches voler que Charles Dorvel reçut le sobriquet de Grande-Main-de-Feu, repartit le chasseur en riant. Je ne saurais craindre ces canailles de *tramps*.

— Je n'en doute point, reprit gravement Butler. Pourtant, je vous supplie de renoncer à les poursuivre. Je préfère perdre à tout jamais la somme dérobée.

— Croyez que je vous sais gré du noble sentiment qui dicte vos paroles, monsieur, répondit Great-Firehand ; mais il m'est impossible de me rendre à votre désir. D'après ce que vient d'avouer le nègre, Brinkley sait aussi que Black-Bob porte sur lui une forte somme qu'attendent ses associés campés au bord de la rivière Black-Bear. Soyez sûr que le

sacripant va s'y transporter avec sa maudite bande afin de commettre un nouveau crime. Les deux Peaux-Rouges se sont lancés sur sa piste. À l'aube, Bob, Droll, Fred et moi suivrons leurs traces à notre tour.

— N'est-ce pas, monsieur ?

— Certes ! ripostèrent-ils en chœur.

— Le *cornel* a beau savoir courir, ajouta tante Droll, il a couru plus qu'il ne courra. Il faut l'écrabouiller comme une vermine nuisible afin de lui faire expier tous ses forfaits passés et présents ; car, foi de Droll ! le scélérat n'en est pas à son coup d'essai !

CHAPITRE III

Sur la berge du large cours d'eau qu'est le Black-Bear pétille un feu brillant. La lune qui vagabonde au firmament parsemé d'étoiles ne parvient point à trouer de ses rayons blafards l'épaisse voûte de rameaux enchevêtrés des arbres séculaires de l'immense forêt que parcourt la rivière et la lumière artificielle est nécessaire pour dissiper les ténèbres enveloppant la cabane des *rafters*.

C'est devant la maisonnette en troncs d'arbres que flambe le brasier, éclairant une vingtaine d'hommes d'une rare robustesse. La lueur tremblotante des flammes se joue sur leurs faces tannées, sur leurs vêtements déchirés ou rapiécés. Certains d'entre eux vont et viennent autour du feu au milieu duquel est un trépied supportant une marmite ventrue d'où s'échappent des nuages de vapeur. D'autres sont assis çà et là, occupés à divers menus ouvrages.

Ces rudes gaillards sont des *rafters* en train de préparer leur repas vespéral. Mais que sont donc en réalité ces *rafters* qu'entend si fréquemment mentionner le voyageur errant au travers des régions sauvages de l'Amérique occidentale ?

Tour à tour trappeur, chasseur, bûcheron, selon les sites, les saisons ou les circonstances,

le *rafter* mène la vie errante du Peau-Rouge. Libre, indépendant, amoureux des vastes solitudes, des bois, illimités, des espaces silencieux, il construit sa cabane là où il lui plaît de séjourner temporairement, sinon couche à la belle étoile simplement enveloppé de sa couverture.

Il pérégrine d'État en État, de prairie en prairie, de forêt en forêt, évitant avec soin colonies, fermes, habitations, car il sait mieux que quiconque qu'à strictement parler, il exerce une profession illégale.

Isolé, le *rafter* ne pourrait exercer son rude métier. C'est pourquoi il s'associe toujours avec des compagnons par bandes de quatre, six, huit, ou dix membres, sinon plus nombreuses. Plus le chiffre des associés est élevé, plus les *rafters* se sentent en sûreté, moins ils redoutent l'intervention possible des colons ou des fermiers auxquels ils enlèvent des arbres. Qui oserait entrer en conflit avec un groupe d'hommes intrépides jusqu'à la témérité, ne craignant rien ni personne, toujours prêts à la lutte dont ils sont sûrs à l'avance de sortir victorieux ?

Ayant su se créer une existence exempte de soucis, le *rafter* est toujours d'excellente humeur et les gais propos pleuvaient en même temps que fusaient les cris dans le campement des *rafters* établis sur les bords du Black-Bear. On parlait de celui-là et de celui-ci... des gens rencontrés au cours de récentes pérégrinations. Nul n'était épargné.

— Ah, mes gars ! s'écria quelqu'un en finissant un récit qui, à en juger par les mines épanouies des auditeurs, devait avoir été fort amusant. Vous auriez dû voir la caricature ! Étrange produit de la création... ni homme ni femme, ma parole ! Et on l'appelait tante.

— Tante ! fit une voix. Tante Droll, peut-être ?

— Tout juste, mon vieux ! Aurais-tu l'honneur de connaître cette superbe créature ?

— Non, mais je l'ai vue une fois. C'était à Demoines. Son apparition fit sensation à l'auberge où je logeais et chacun ne pensa plus qu'à se divertir à ses dépens. Il y avait particulièrement un individu qui ne lui laissait pas un instant de répit ; il dépassa même les bornes permises de la plaisanterie. Sans crier gare, tante Droll se leva, empoigna le mauvais plaisant à bras-le-corps et l'expédia par la fenêtre avec un flegme stupéfiant. L'homme ne réapparut plus à l'intérieur de l'hôtellerie et personne n'osa plus souffler mot.

— Cela ne saurait m'étonner de la tante. Le bonhomme est un joyeux luron et se moque de ceux qui trouvent plaisir à le tourner en ridicule ; toutefois, il ne permet jamais d'aller au-delà d'une certaine limite et malheur à celui qui s'avise de la franchir. D'ailleurs, je serais le premier à le défendre contre ceux qui l'offenseraient en ma présence.

— Toi, Blenter ! Pourquoi donc ? interrogèrent plusieurs voix curieuses.

— Parce que je lui dois la vie, camarades. Je fus capturé avec lui par les Sioux. Ces démons rouges voulaient m'expédier pour l'éternité, dans les fameux *terrains de chasse* qui représentent pour eux le paradis. Dame ! j'avoue que cela ne me séduisait guère ! Vous savez que je ne suis point homme à m'effrayer de quelques Indiens ; je ne suis pas non plus de ceux qui ne songent qu'à se lamenter à l'heure du péril et je ne manque pas de ruse pour me tirer hors du pétrin. N'empêche que, cette fois-là, je me croyais bel et bien perdu ; mais ce Droll est un magicien sans pareil. Il savonna si bien les Peaux-Rouges qu'ils furent complètement aveuglés et nous parvînmes à nous échapper.

— Comment ? Comment ? Raconte ! Raconte !

— Avec votre permission, je préfère me taire, mes gars. Il n'est, jamais agréable de relater un événement où l'on a joué un rôle de vaincu. Qu'il vous suffise de savoir que c'est à tante Droll que je dois d'être ce soir au milieu

de vous, prêt à savourer le quartier de daim que renferme ce pot.

— Ah ! Alors il faut bien croire que tu étais joliment embourbé, mon cher ! Car nul n'ignore que le vieux Missouri-Blenter sait toujours découvrir une issue, même là où elle reste invisible pour tout le monde.

— Peut-être. Mais où dénicher une issue quand on est lié au poteau de torture ?

— Une invention satanique, mes enfants, ce poteau de torture ! Lorsque j'y songe, je hais encore davantage ces abominables Peaux-Rouges.

— Parce que tu ne sais ni ce que tu fais ni ce que tu dis, riposta Missouri-Blenter. Celui qui hait les Indiens les juge toujours mal ; il oublie en outre tout ce que les infortunés ont souffert par la faute des blancs. C'est abominablement injuste, car, foi de Missouri-Blenter ! on rencontre parmi ces Indiens tant dénigrés des hommes aussi intelligents, aussi bons, sinon meilleurs que chez les blancs. Le blanc est souvent infiniment plus cruel que le Peau-Rouge qu'il prétend vouloir civiliser après l'avoir odieusement martyrisé et chassé de sa patrie pour y prendre sa place ; je le sais mieux que quiconque, moi, auquel des hommes de race blanche ont ravi foyer et famille. Si, maintenant que je suis vieux, vous me voyez encore errer de forêt en forêt, seul et abandonné, c'est aux blancs qu'il faut vous en prendre, et non aux Peaux-Rouges.

— Ah ! Jamais tu ne nous as parlé de ces choses. Pourquoi ?

— Parce qu'il est des souvenirs si pénibles à évoquer qu'on préfère les tenir enfouis au fin fond de la mémoire. Il ne me reste plus à châtier qu'un seul des bandits qui brisèrent ma vie. Le chef de la troupe. Un vrai démon !

Le vieillard s'exprimait lentement, d'un ton impressionnant, d'un air sombre. Plus personne ne pensait à rire autour de lui.

Il s'arrêta un instant, et, le regard fixé sur les flammes dansantes, comme se parlant à lui-même, il reprit :

— Ils étaient six, les monstres. Cinq d'entre eux ne sont plus de ce monde... Je les ai tués ; non pas à coups de fusil... Je les fis périr comme ils firent périr ma femme et mes deux fils, à coups de fouet. Le sixième put m'échapper. Je l'ai cherché d'État en État sans jamais m'arrêter, car je me suis juré de consacrer le reste de mon existence à venger les miens. Le brigand doit encore être vivant. Il était plus jeune que moi et j'espère le rencontrer avant de rendre mon dernier soupir.

— Qui est-ce ? demanda une voix rauque d'émotion.

— Oh ! pas un Peau-Rouge, répliqua rudement Blenter, mais un blanc ; un homme de notre race. N'empêche que c'est un être abominable, tel qu'on n'en rencontre point parmi les tribus indiennes, si sauvages soient-elles. Ceux qui massacrèrent ma famille exerçaient le métier que je fais aujourd'hui. C'étaient des *rafters* !

— Quoi ! Des *rafters* !

— Oui, mes gars, des *rafters* ! fit âprement le vieillard. Oh ! vous n'avez aucun sujet d'être fier de votre profession, camarades, et de vous croire meilleurs ou moins inhumains que les Peaux-Rouges. La vérité sans voile est que, tels que nous voici, nous sommes tous des voleurs, des gredins !

Des exclamations retentirent de toutes parts. C'était à qui protesterait.

— Inutile de vous récrier, parbleu ! martela Missouri-Plenter avec la même âpreté. Vous savez bien que j'ai raison. Eh bien, mes amis, ce fut à des brigands comme vous et moi que j'eus affaire autrefois. J'étais heureux à l'époque. Je venais d'arriver au Missouri ayant en poche un acte de concession bien en règle. Ma femme et mes deux fils m'accompagnaient. Nous possédions quelques bœufs, des vaches, plusieurs chevaux, des porcs et un grand char plein de meubles et d'ustensiles, car je me

trouvais à la tête d'une modeste fortune. Mon domaine était situé dans un site solitaire. Pas un colon ne demeurait à proximité ; mais nous n'avions besoin d'aucun concours. Nos huit bras suffisaient à la besogne. Une maisonnette ne tarda pas à s'élever ; nous déboisâmes et défrichâmes nos terres, puis commençâmes à les ensemercer. Certain jour, je remarque qu'une vache me manque. Me voici parti dans les bois à sa recherche. Des coups de hache frappèrent soudain mon ouïe. Me dirigeant vers le lieu d'où émanaient les sons, je me vis bientôt devant, six *rafters* occupés à trancher mes plus beaux arbres. Dans leur campement gisait le cadavre de ma vache disparue... Dites, les gars, qu'auriez-vous fait à ma place ?

— On aurait abattu les chenapans à coups de fusil, déclara nettement un rude gaillard. D'après la loi de l'Ouest tout voleur de bestiaux mérite la mort.

— C'est juste ! Malheureusement, je ne voulus point recourir à ce moyen barbare. Avec la plus grande affabilité, j'expliquai à ces gens qu'ils étaient sur ma propriété ; puis je leur demandai de me payer ma vache et de s'éloigner. Était-ce trop exiger ?

— Non, non ! cria-t-on à la ronde. Ne s'exécutèrent-ils pas ?

— Non. Ils se moquèrent de moi et je me retirai, mais ne rentrai pas directement à la maison. Je fis un détour afin de tuer du gibier pour notre repas du soir. En arrivant chez moi, je constatai la disparition d'une seconde vache. Pour me prouver qu'ils ne me craignaient nullement et n'agissaient qu'à leur guise, les *rafters* s'étaient emparés de l'animal. Dès le lendemain matin, je retournai les trouver. La première chose que je vis fut ma vache coupée en morceaux suspendus à des branches pour y sécher. Les gredins en voulaient faire du *pemmikan* (viande séchée à l'air et au soleil). Ils reçurent mes prières et mes ordres absolument de la même façon que le jour précédent. Je les menaçai alors de recourir à mes droits et, tout en épaulant mon fusil, les sommai de payer bêtes et arbres... Avais-je raison, les gars ?

— Oui, mille fois oui. Continue.

— Un individu qui remplissait les fonctions de porte-parole et de chef me répondit en levant également son fusil. Voyant qu'il s'apprêtait à faire feu, je pressai la détente et brisai le mécanisme de son arme. C'était là tout ce que je désirais. Rebroussant ensuite chemin, je me hâtai d'aller chercher mes garçons. À nous trois, nous ne redoutions pas les six *rafters*. Toutefois quand nous arrivâmes en l'endroit de leur campement, toute la bande avait disparu. Il s'agissait donc de rester continuellement sur le qui-vive. Trois jours durant, nous ne quittâmes pas les parages de notre maisonnette. Le matin de la quatrième journée, n'ayant plus de viande dans le garde-manger, je m'enfonçai dans la forêt avec un de mes fils pour aller chasser. Nous avançons avec précaution, redoutant une attaque imprévue des *rafters*. J'aperçus soudain leur chef embusqué derrière un tronc d'arbre. Il épaula son fusil et en braqua le canon vers mon gamin... Eussé-je alors tué le bandit d'une balle, que j'aurais évité de grands malheurs ! Je ne serais pas en ce moment un pauvre être errant. Mais j'ai toujours détesté répandre le sang humain. Je me contentai de bondir sur le brigand. En quelques gestes rapides, je lui arrachai fusil, poignard et pistolet, puis le terrassai d'un coup de poing en pleine figure. Avant que je pusse le saisir il se relevait brusquement et s'enfuyait à toutes jambes...

— Diable ! interrompit une voix. Ta sensibilité hors de saison te fit commettre une fameuse gaffe, mon vieux. Naturellement, le sacrifiant se vengea.

— Effectivement, mes gars, il se vengea, poursuivit Missouri-Blenter en se levant pour marcher avec agitation de long en large ; il se vengea ignoblement, en bête féroce.

Il se tut, se rassit et reprit avec plus de

calme ;

— La chance favorisa notre chasse. Nous rentrâmes à la maison chargés d'un enviable butin. Heureux d'avoir à manger pour plusieurs jours, je me dirigeai vers un hangar afin d'y déposer le gibier, cependant que mon fils entraînait dans notre demeure. Il me sembla qu'il poussait une exclamation étouffée... hélas ! je n'y prêtais nulle attention. Sans me presser, je pénétraï à mon tour à l'intérieur de l'habitation. Ma femme et mes deux enfants gisaient sur le sol, garrottés et bâillonnés ! Je n'eus pas le temps de faire le moindre mouvement. Plusieurs bandits sautèrent sur moi et m'abattirent sur le plancher. Je compris ce qui s'était passé. Nous sachant occupés à chasser, les *rafters* s'étaient introduits furtivement chez moi. Il leur avait été facile de saisir mon épouse et mon plus jeune fils pris à l'improviste ; puis les scélérats avaient guetté notre retour. En quelques secondes, je fus ligoté et bâillonné à côté des miens... Il n'existe pas de mot pour dépeindre ce qui suivit. Les brigands s'étaient libéralement abreuvés de mon brandy et n'avaient plus rien d'humain. Ils tinrent conseil. Cinq d'entre eux résolurent d'abandonner les lieux et de nous y laisser mourir d'inanition. Le sixième, le chef, protesta véhémentement, déclarant que nous méritions un châtiment plus sévère en expiation du coup de poing que je lui avais administré et proposa de nous flageller à mort. Deux *rafters* se rangèrent à sa proposition ; les trois autres furent contre ; n'empêche que le démoniaque chef n'en fit qu'à sa tête. On nous transporta dehors. Nous fûmes attachés debout aux pieux de la palissade. Ma femme subit la première l'abominable martyre. Deux monstres : le chef et un de ses deux complices ayant décrété l'horrible supplice, tapèrent sur elle à coups redoublés avec d'énormes gourdins. Les cris de l'infortunée me glaçaient le cœur. Je souffris mille morts en l'espace de quelques minutes.

Un des trois *rafters* qui s'étaient déclarés contre la flagellation eut enfin pitié de la malheureuse et mit un terme à ses tortures en lui expédiant une balle dans la tête. Mes pauvres fils n'eurent pas cette chance. On les frappa jusqu'à leur dernier soupir. Incapable de me mouvoir, je dus assister à la cruelle agonie des miens. Le chef me réservait pour la fin... Inutile d'insister... Sachez seulement qu'à l'instant où vint mon tour, l'état d'âme où je me trouvais m'empêchait de sentir les coups qu'on m'appliquait. L'angoisse qui me torturait le cœur rendait mon corps inaccessible aux souffrances physiques. Je me rappelle seulement qu'un commandement émana inopinément d'un champ de maïs voisin. Les *rafters* n'y prêtèrent aucune attention ; alors une détonation résonna...

— Ah ! haleta une voix rauque. Des gens venaient te délivrer ?

— Des gens ? Non pas. Il n'y avait là qu'un seul homme. De loin, il ne pouvait naturellement deviner ce qui se passait et croyait qu'on exécutait sommairement un voleur quelconque. À la façon dont je penchais la tête, il comprenait néanmoins que ma vie ne tenait plus qu'à un fil et cria impérieusement à mes bourreaux de cesser. Ceux-ci n'obtempérant pas à l'ordre, le nouveau venu tira en l'air pour les effrayer, car il ignorait avoir affaire à des assassins. Ensuite il accourut... Un des meurtriers le reconnut ; d'une voix étranglée, il prononça un nom... Ceux qui me battaient abandonnèrent prestement leurs triques et détalèrent comme des lièvres derrière la maison pour se mettre à l'abri du feu de l'étranger. De là, ils gagnèrent les bois et s'y engouffrèrent... Vous avez entendu, les gars ?... Les six bandits déguerpirent lâchement à l'approche d'un seul homme !...

— Cet homme était sans doute un fameux chasseur ou aventurier blanc de l'ouest ?... Un célèbre *Westman*...

— Un *Westman*, un blanc de l'ouest ?

Bernique !... Vous vous trompez grandement, camarades... C'était un Peau-Rouge !

— Un Peau-Rouge !... Un Peau-Rouge redouté au point de faire fuir six *rafters* armés !... Impossible !

— Tout ce qu'il a de plus possible, au contraire ! riposta énergiquement Blenter. Vous non plus, les gars, vous n'avez pas la puce à l'oreille : cependant vous décamperiez alors que vous seriez en train de faire un mauvais coup, car ce Peau-Rouge n'était autre que Winnetou !

— Winnetou ! L'apache !... Sapristi ! Ah ! dame ! rien d'étonnant, alors !... Était-il donc déjà si notoire à l'époque ?

— Il n'en était encore qu'aux débuts de sa carrière et au seuil seulement de la célébrité ; n'empêche que les six *rafters* le connaissaient déjà suffisamment pour ne pas désirer l'affronter en un pareil instant. Du reste, celui qui a vu Winnetou, ne fût-ce qu'une fois, sait quelle impression produit sa seule apparition.

— Mais pourquoi permit-il aux *rafters* de s'échapper ?

— Comment agir autrement dans les circonstances ? Ce ne fut qu'en voyant s'enfuir les brigands que Winnetou, de l'endroit où il se trouvait, comprit qu'il se passait quelque chose d'anormal. En se rapprochant du théâtre de la tragédie, il devina tout ; mais, avant de songer à poursuivre les fuyards, il lui fallait me soigner. Je ne ressentais alors aucune souffrance corporelle et ne pensais qu'à me venger. Winnetou m'en dissuada. Sans se soucier de mes protestations, il me transporta dans la maisonnette, ainsi que les cadavres. Puis, me sachant là capable de résister efficacement à toute attaque éventuelle des *rafters*, il enfourcha un de mes chevaux afin d'aller quérir du secours chez mon plus proche voisin qui résidait à plus de trente milles de ma ferme. Il le ramena vers le matin avec un valet et me quitta pour se lancer sur la piste des assassins. Avant de partir, il me fit jurer de ne rien entreprendre avant de le revoir.

Il fut plus d'une semaine sans réapparaître. Pendant ce temps-là, j'enterrai mes morts et chargeai mon voisin de vendre ma propriété. Mes membres moulus n'avaient pas encore repris leur vigueur normale ; pourtant j'attendais impatiemment l'apache. Dès son retour, il m'apprit que les *rafters* se dirigeaient vers Smoky-Hill-Fort. Winnetou les avait suivis longtemps sans se montrer et sans les molester. C'était à moi qu'incombait le devoir de venger ma famille. Aussitôt qu'il eut pris congé de moi, je saisis mes armes, montai à cheval et m'éloignai... Il serait superflu de prolonger mon récit. Qu'il vous suffise de savoir que, des six bandits, cinq n'existent plus aujourd'hui. Tous périrent de ma main, après avoir subi l'affreux supplice qu'ils infligèrent aux miens. Le sixième, un infâme chenapan est, jusqu'à ce jour, parvenu à se soustraire au châtement que je lui réserve. Il était *rafter* ; peut-être l'est-il encore. En tout cas, c'est pour tâcher de le retrouver que j'ai pris ce métier qui me répugne... Mais, chut !... Qui vient là ?

Il se redressa vivement. Les autres l'imitèrent. Deux êtres humains enveloppés de couvertures bigarrées émergeaient inopinément d'entre les arbres baignés de ténèbres et s'avançaient dans le cercle lumineux projeté par les flammes. C'étaient des Indiens : un d'âge mûr et l'autre très jeune. Le premier leva la main.

— Pas craindre, dit-il d'une voix calme. Nous amis. Est-ce que travaillent ici *rafters* de Black-Bob ?

— Pourquoi demandes-tu cela ? questionna le vieux Blenter.

— Toi répondre vite oui ou non.

— Eh bien, oui.

— Bon. Vous attendre lui ?

— Oui. D'ici quelques jours.

— Non. Lui venir avant. Feu faire plus petit, autrement voir de trop loin. Et *rafters* parler plus bas autrement, entendre très loin voix à ceux.

Sans attendre la réponse des *rafters*

stupéfaits, l'Indien se débarrassa de sa couverture, s'approcha du brasier dont il retira plusieurs bûches embrasées qu'il éteignit, ne laissant dans le foyer que quelques tisons aux trois quarts consumés. Son compagnon l'aidait silencieusement. Cette besogne terminée, il jeta sur la marmite fumante un regard perçant, s'assit sur le sol et regarda d'un air satisfait les hommes qui l'entouraient.

— À présent, vous donner à nous gros morceaux de bonne viande, déclara-t-il flegmatiquement. Nous chevauché longtemps et rien mangé... très faim, très faim !

Ce préambule n'était guère fait pour diminuer l'étonnement des *rafters*.

— Mais enfin, mon brave homme, fit Missouri-Blenter, qui es-tu ? D'où viens-tu ? Que nous veux-tu ?

— Moi être chef tonkawa et m'appeler Grand-Ours. Jeune homme être fils à moi... Petit-Ours...

— Ah ! par exemple ! s'écria-t-on en chœur. Grand-Ours et Petit-Ours !...

Les Indiens inclinèrent gravement la tête.

— Fallait le dire tout de suite, nom d'un petit bonhomme ! grogna Missouri-Blenter. Serait-il indiscret de vous demander la raison de votre présence ici ?

— Nous venir prévenir *rafters*, répondit Grand-Ours. Grand danger menace.

— Danger ! Quel danger ? interrogèrent les *rafters* tous à la fois.

— Tonkawa d'abord manger, puis chercher chevaux ; ensuite parler, déclara Grand-Ours sans sourciller.

Il jeta un coup d'œil presque imperceptible à son fils. Celui-ci s'éloigna sans mot dire, cependant que le père tirait de la marmite une énorme tranche de viande et la mangeait avec une évidente satisfaction.

— Alors, vous avez des chevaux ? demanda Blenter. Et comment fîtes-vous pour vous diriger au sein de la forêt par cette obscurité ?

— Tonkawas avoir yeux et oreilles. Eux savoir *rafters* toujours dans bois près rivières. Et *rafters* parler haut ; avoir grand feu brillant... Tonkawas entendre et voir. *Rafters* très imprudents ; ennemis trouver eux trop facilement.

— Mais il n'y a dans ces parages nul ennemi qui nous épie, mon brave, riposta Blenter. Nous sommes seuls dans la région et en nombre suffisant pour résister victorieusement à toute attaque imprévue.

— Missouri-Blenter se tromper.

— Tiens ! Tu sais mon nom ?

— Grand-Ours longtemps écouter derrière arbre et entendre tout ce que dire Visage-Pâle. Si ennemis pas être là maintenant, eux bientôt venir ; et si *rafters* être imprudents, ennemis assiéger *rafters*.

Des pas se firent entendre. Petit-Ours apparut avec deux chevaux qu'il attacha à des arbres. Puis il alla prendre un morceau de viande dans la marmite et s'assit près de son père. Ce dernier ayant fini son repas, remit son couteau dans sa ceinture et dit :

— À présent, Tonkawa pouvoir parler et *rafters* fumer ensuite avec lui calumet de paix. Black-Bob apporter beaucoup d'argent. *Tramps* vouloir prendre argent et attendre Black-Bob pour tuer et voler lui.

— Des *tramps* ? Ici, sur les rives du Black-Bear ? fit avec surprise Blenter. Tu dois te tromper, Grand-Ours ?

— Chef Tonkawa pas se tromper quand dire quelque chose. Quand pas savoir sûr, lui rien dire. Vous tous écouter Grand-Ours.

Dans son anglais de fantaisie, le Peau-Rouge raconta succinctement aux *rafters* ébahis les événements qui s'étaient déroulés sur le *Dogfish*, sans toutefois mentionner l'exploit de Petit-Ours, et leur apprit la façon dont lui et son fils avaient suivi secrètement Brinklev jusque dans la région du campement des associés de Black-Bob.

— Mais où sont donc les *tramps* en ce moment ? questionna Blenter dis que l'Indien

eut achevé son récit.

— Eux camper près d'ici ; être éloignés de ce que Visages-Pâles appeler demi-heure.

— À une demi-heure de marche d'ici ? Diable !... Je ne pense pas qu'ils aient pu apercevoir la lueur de notre feu ; mais peut-être en auront-ils senti la fumée. Nous avons en effet manqué de prudence. Depuis quand sont-ils là ?

— Eux camper là grande heure avant soir.

— Ah ! Dans ce cas-là, les sacripants doivent déjà nous avoir cherchés. Peut-être en sais-tu quelque chose ?

— Tonkawa pas oser observer *tramps* parce que encore être lumière du jour. Lui vouloir d'abord prévenir *rafters*, ensuite...

Il s'interrompit brusquement, resta quelques secondes immobile, puis murmura :

— Grand-Ours voir quelque chose remuer derrière angle de maison. Tous être silencieux. Tonkawa voir.

Se couchant à terre, l'Indien se prit à ramper comme un long serpent dans les hautes herbes qui environnaient la cabane. Les *rafters* attentifs ne parlaient ni ne remuaient. Une dizaine de minutes s'écoulèrent. Un cri rauque, une sorte de râle fit vibrer les échos, cri familier aux oreilles de tout *Westman*, cri exhalé par un être humain qu'empoigne la mort.

Grand-Ours réapparut.

— Moi voir envoyé des *tramps*, déclara-t-il paisiblement. Tonkawa vite expédier lui dans *Grands Terrains de Chasse*. Lui plus jamais raconter à *cornel* Brinkley ce que voir ou entendre. Mais peut-être autre messenger de *tramps* aussi caché là. Lui courir et parler. Si *rafters* vouloir voir *tramps*, eux se dépêcher.

— C'est une idée, reparti Missouri-Blenter. Je vais t'accompagner, Grand-Ours. Puisque tu sais où les brigands gîtent, conduis-moi. Mais que feront les camarades en attendant notre retour ?

— *Rafters* tous entrer dans hutte et attendre tranquillement.

Ce conseil fut immédiatement suivi.

Tous les hommes s'enfermèrent dans la cabane d'où ils pouvaient observer les alentours du campement par les deux minuscules fenêtres sans qu'il fût possible de les remarquer du dehors.

Sans hésiter, et comme une ombre fugitive, Grand-Ours se glissait parmi les arbres et dans les liantes herbes de la *rolling-prairie* ou « prairie houleuse » dont d'assez grands espaces s'intercalaient entre les bois.

Qu'on ne se figure point une prairie américaine unie comme une plaine herbageuse illimitée. Çà et là, elle est entrecoupée par des collines, des coteaux, des monticules, des mamelons, des tertres, que séparent d'immenses vallées verdoyantes et extrêmement fertiles. C'est une de ces prairies qui recouvre tout le Kansas oriental. De nombreux cours d'eau l'arrosent et elle est boisée d'endroit en endroit. Si, d'un sommet quelconque, on la contemple à vol d'oiseau, cette succession ininterrompue de vallées, de bois, d'élévations diverses, peut être comparée à une mer perpétuellement agitée. C'est ce qui lui vaut sa dénomination de *rolling-prairie*.

À l'époque dont nous parlons, la prairie du Kansas formait une contrée sauvage et déserte. Aujourd'hui, elle est habitée par de nombreux colons. La culture et la civilisation y pénètrent chaque jour davantage, lui dérobant graduellement son caractère grandiose et pittoresque de naguère.

Missouri-Blenter suivait intrépidement, l'agile Peau-Rouge.

Au bout d'une vingtaine de minutes, les deux compagnons descendirent au fond d'une vallée boisée que traversait le lit du Black-Bear et que sillonnait un ruisseau. À proximité de la place où ce dernier mêlait ses eaux à celles de la rivière se trouvait une clairière parsemée de quelques buissons. C'était là que campaient les *tramps* autour d'un feu brillant dont la lumière s'apercevait de loin au travers des arbres.

Dès que l'Indien se vit sur la lisière de la clairière il s'étendit à terre et rampa dans l'herbe jusque derrière un bouquet d'arbustes croissant près de l'endroit où s'entretenaient les vagabonds. Blenter l'imita. Les *tramps* conversaient à voix haute, bavardant sur toutes sortes de sujets n'intéressant nullement les guetteurs. Soudain, un homme sortit d'entre les arbres. C'était le *cornel*. Il s'approcha du feu, enleva son chapeau et se jeta sur le sol.

— J'apporte de mauvaises nouvelles, les gars, fit-il brièvement en réponse aux regards interrogateurs de ses acolytes.

— Quoi ? Comment ? Qu'y a-t-il ? demanda-t-on fébrilement à la ronde. Explique-toi vite ! Où est Brunus ? Pourquoi n'est-il pas revenu avec toi ?

— Brunus ? Il ne reviendra plus jamais parmi nous, camarades. Le pauvre bougre est mort.

Des exclamations de stupeur saluèrent la réponse laconique de Brinkley.

— Taisez-vous et écoutez-moi ! commanda impatiemment Brinkley. Ce n'est point en braillant, comme des ânes que vous ressusciterez Brunus ou raccommoderez les choses. Sachez que Brunus et moi avons déniché sans difficulté le gîte de ces maudits *rafters*. Dès que j'eus aperçu leur campement, ma première idée fut de retourner vers vous. Brunus m'en dissuada sous le prétexte qu'il serait peut-être intéressant pour nous de les observer. Je fus assez bête d'y consentir. Quand nous fûmes relativement près du groupe, je me cachai sous un arbre, tandis que Brunus se blottissait derrière la cabane. À peine étions-nous tapis dans nos refuges respectifs que deux hommes surgissaient au bord de la clairière, du côté opposé au nôtre... Et savez-vous qui étaient ces hommes, les gars ?... Vous ne le devineriez jamais !... Deux Peaux-Rouges... ceux que vous avez vus sur le *Dogfish*.

De bruyantes exclamations retentirent autour du *cornel* ; et quand celui-ci eut répété à ses complices les paroles d'introduction que Grand-Ours avait adressées aux *rafters*, l'agitation de la bande fut à son paroxysme. C'était à qui hurlerait le plus fort de fureur.

— Malheureusement, reprit Brinkley dès que le calme se fut à peu près rétabli, je ne pus en entendre davantage. L'Indien éteignit presque complètement le feu et tout le monde se mit à parler si bas, qu'il me fut impossible de percevoir autre chose qu'un bourdonnement confus. Je comptais sur Brunus pour me renseigner. De derrière la cabane, il devait saisir l'entretien. J'attendais donc avec impatience qu'il revînt me trouver, quand un horrible cri de douleur me fit trembler de la tête aux pieds. Il émanait de l'endroit où j'avais vu disparaître Brunus. Rampant jusque-là en tâtant le sol des mains, mes doigts se posèrent inopinément sur un corps inanimé... Au toucher, je reconnus celui de notre infortuné camarade. Une indicible angoisse s'empara de moi... du sang se collait à mes mains. Je mis un doigt dans le trou d'une blessure qu'il portait au dos, au bas de l'omoplate gauche... La plaie d'un poignard, sûr et certain !... Les gars, Brunus ne respirait plus...

Des murmures d'horreur interrompirent le *cornel*.

— Que faire, camarades ? continua-t-il dès que fut revenu le silence. Rien ! Je vidai les poches du pauvre diable, pris son couteau, son revolver et revins ici. En contournant le campement des *rafters*, je constatai que ceux-ci étaient tous rentrés dans leur cabane. À présent, il s'agit de filer, et vite...

— Filer ! protestèrent plusieurs voix. Pourquoi ?

— Comment, pourquoi ? Ne comprendriez-vous pas que ces satanés Peaux-Rouges savent que nous campons ici ? Naturellement, ils vont tomber sur nous en compagnie des *rafters*... à l'aube probablement... Inutile de compter les vaincre ; ce sont des brigands trop

redoutables pour espérer les repousser. Donc, déguerpissons au galop. C'est le plus sur moyen de leur échapper.

— Où irons-nous ?

— Vers Eagle-Tail.

— Ah, bon ! Pour y vider la caisse du chemin de fer, n'est-ce pas ? Soit !... Alors, il faut renoncer au magot de Black-Bob ?

— Hélas !... Mais...

Le *cornel* n'acheva point sa phrase à peine ébauchée. De la main, il esquissa un geste que les autres ne comprirent pas.

— Eh bien, qu'as-tu ? Pourquoi ne finis-tu pas ?

Brinkley ne répondit rien. Il se trouvait assis près des buissons derrière lesquels se dissimulaient Grand-Ours et Blenter. Le regard de ce dernier s'égara par hasard sur le visage du *cornel* à l'instant où le bandit tournait la tête. Le *rafter* tressauta si violemment que les arbustes s'agitèrent. Les yeux de Brinkley s'allumèrent subitement et se fixèrent un moment dans la direction des deux observateurs cachés, cependant que l'Indien soufflait à l'oreille de son compagnon :

— Toi pas te laisser voir... Attention !

Trop tard ! Le *cornel* avait aperçu la tête de l'imprudent.

Pour cette raison, il avait interrompu la phrase commencée en se levant brusquement. Toutefois, se repentant déjà de son manque de sang-froid, il se hâta de réparer sa gaffe en répondant artificieusement aux interrogations répétées de ses complices.

— Ce que j'ai ? fit-il avec une apparente indifférence ; mais rien, mes amis ! Que voulez-vous que j'aie ?... Je pense seulement que j'ai oublié près des chevaux... Tenez, venez donc m'aider vous autres.

De son index tendu, il désignait ses voisins de gauche et de droite qui se levèrent incontinent. Brinkley les mena vers le lieu où piaffaient les chevaux, murmurant :

— Quelqu'un se dissimule derrière nous... un *rafter* aux écoutes, vraisemblablement. S'il s'aperçoit que nous l'avons remarqué, il s'empressera de détalé. Faisons donc semblant de nous occuper un instant auprès des chevaux, puis de retourner paisiblement à nos places ; mais, au lieu de nous rasseoir, précipitons-nous tous les trois sur l'homme aux aguets. Il sera pris au dépourvu et ne pourra nous échapper ni se défendre.

Grand-Ours suivait tous les mouvements des trois tramps. Le soupçon l'assaillit ; il serra vivement la main de Blenter.

— Toi courir loin, souffla-t-il. *Cornel* sûrement, vu toi et vouloir t'attraper. Vite, vite ! Partir !

Faisant prestement volte-face, il s'éclipsa dans la végétation.

Blenter se préparait à suivre son exemple lorsque trois hommes bondirent sur lui. De sa cachette, Grand-Ours vit son compagnon instantanément vaincu par le nombre. Il tirait déjà son poignard pour s'élancer à la rescousse, quand il se ravisa. Une seconde de réflexion lui démontrait l'inanité de son intervention. Quelle que pût être sa vaillance, il ne devait point espérer mettre en déroute les vingt scélérats. Mieux valait observer les agissements des tramps l'espace de quelques minutes afin de courir ensuite renseigner les *rafters* et les amener au secours de Blenter.

Malgré sa résistance, le vieillard fut, promptement ligoté et transporté devant le feu. Le *cornel* l'examina longuement.

— C'est drôle ! murmura-t-il en se passant machinalement une main sur le front.

Après une pause, il reprit à haute voix :

— Je te connais, mon gaillard. Ce n'est assurément pas la première fois que je te vois.

Blenter ne répondit rien. Ses yeux se posèrent, avec indifférence sur ceux de Brinkley.

— Fais-tu partie du groupe de *rafters* qui travaillent par là ? interrogea le *cornel*.

De son bras tendu, il indiquait une certaine direction de la forêt.

— Oui, répliqua simplement le vieillard.

— Pourquoi rôdes-tu de ce côté ? Pour quel motif nous écoutais-tu, hein ?

— Étranges questions en vérité ! s'écria Blenter. Je longeais le cours d'eau pour rentrer au campement de mes camarades, lorsque j'aperçus votre feu. Il va de soi que je voulus voir qui campait là. En m'accroupissant derrière ces buissons, je fis un faux mouvement qui vous permit de me discerner ; puis vous m'êtes tombés dessus.

— Alors, tu étais seul à errer par ici ?

— Naturellement.

— Mais tu as entendu nos paroles ?

— Pas un traître mot. J'arrivais quand vous m'avez déniché.

— Ah ! Comment t'appelles-tu ?

— Adam, répondit imperturbablement Blenter.

— Adam, répéta pensivement, le *cornel*. Adam !... Ma foi ! je n'ai jamais connu personne du nom d'Adam. N'empêche qu'il me semble t'avoir vu avant ce jour... Alors, c'est sûr... tu ne me connais point ? Tu ne sais pas comment je me nomme ?

— Ça non, affirma véhémentement Blenter. Je ne suis pas devin, que diable ! Si vous tenez tant à ce que je sache votre nom, ayez l'obligeance de me l'apprendre... Là ! à présent que vous avez constaté qu'il n'était aucunement dans mes intentions de vous désobliger, relâchez-moi.

— Ah ! quant à ça, n'y compte point, mon bonhomme, riposta Brinkley en riant. J'ai des raisons, et des bonnes, pour te conserver. Vous avez tué un des nôtres et tu ne saurais ignorer que, d'après la loi de nos régions occidentales, le sang appelle le sang. Œil pour œil, dent pour dent... Peu importe qui tu sois, après tout ! Tu vas mourir !

— Comment ! Vous oseriez m'assassiner ?

— Comme vous avez assassiné notre camarade. C'est justice ! Inutile d'en dire plus long. Ma décision est irrévocable et je n'ai pas le temps de m'éterniser en palabres oiseuses...

Allons, les gars, commencez par bâillonner cet animal-là pour l'empêcher de brailler. Maintenant, choisissons son genre de mort !... Un coup de poignard ou la rivière ?... Que tous ceux qui sont d'avis de le flanquer à l'eau lèvent le bras... Là !... Trois, cinq, dix, quinze bras levés !... Ça suffit : allons-y pour la noyade !... Voyez si ses liens sont assez serrés et précipitez-le dans le Black-Bear... Vite !... Ensuite, décampons !

Tous les *tramps* environnaient Blenter. L'un d'eux fabriquait hâtivement un bâillon. Le vieux *rafter* ouvrit soudain démesurément la bouche et se prit à hurler de toutes ses forces.

— Diable de diable ! tempêta Brinkley. Mais bouchez-lui donc le bec à cet oiseau-là saperlipopette ! Pourquoi le laissez-vous s'époumoner ainsi, ânes bâtés que vous êtes ? Ses cris sont capables d'ameuter ses amis. Allons ouste !... Écartez-vous, tonnerre !... Puisque vous n'êtes bons à rien, je me charge de lui faire son affaire.

Saisissant son fusil, il l'épaula... Blenter baissa ses paupières frangées de cils gris. Allons, il lui fallait quitter la terre avant d'avoir châtié le massacreur de sa famille... Ainsi le voulait sa destinée, on ne se révolte point contre le sort.

*

* *

Great-Firehand, Black-Bob, tante Droll et Fred suivaient infatigablement la piste de Brinkley et de sa bande. Partis de la rive de l'Arkansas, ils côtoyaient enfin le Black-Bear.

— Allons, fit Grande-Main-de-Feu, descendons de nos montures. Sous ces arbres, les empreintes sont trop peu visibles pour qu'il soit possible de les discerner du dos d'un cheval. Les *tramps* ne doivent guère être éloignés de nous à l'heure qu'il est. Prenons nos bêtes par la bride et hâtons-nous de marcher. Peut-être parviendrons-nous à découvrir le campement des coquins avant la nuit.

Mais la fuite du jour assombrissait déjà les bois. Le soleil se coucha. Le crépuscule lui succéda, enveloppant la nature de son voile grisâtre.

— On n'y voit plus, déclara Great-Firehand en s'arrêtant brusquement.

— Alors quoi ? Il va falloir camper ici ? demanda Back-Bob.

— Non, non repartit tante Droll. En tout cas, moi, je pense que le mieux est de marcher jusqu'à ce qu'on ait trouvé les sacripants.

— Ils nous entendront venir, fit Bob.

— Arrangeons-nous de façon à ne pas être entendus, voilà tout, répondit froidement tante Droll.

— C'est juste, dit Great-Firehand, et, pour ce faire, il est indispensable de s'écarter de la piste. Marchons beaucoup plus à droite du cours d'eau. De cette manière, nous ne pouvons manquer d'avoir à un moment donné la troupe des *tramps* entre nous et la rivière. Nous apercevrons leur feu de loin sans qu'ils se doutent de notre approche.

— Et s'ils n'ont pas de feu ? fit Bob.

— Eh bien, on sentira leurs chevaux, déclara Droll. Fiez-vous-en à moi sur ce chapitre. Je possède un odorat sans égal.

Toujours conduisant leurs montures par la bride, ils s'éloignèrent du Black-Bear à la queue leu leu.

— Halte ! commanda subitement tante Droll à voix basse. Je sens la fumée, mes enfants. Les *tramps* doivent loger à proximité... Ah ! une lueur !... Il y a du feu là-bas... Tiens !...

Une ombre lui barrait inopinément le chemin.

— Chut ! murmura une voix familière. Moi reconnaître tante Droll et être Nin-tropan-Hauey. *Tramps* ici, tout près. Grand-Ours courir chercher *rafters*. *Tramps* en train de tuer Missouri-Blenter.

— Les bandits ! Où ça ? demanda Black-Bob.

— Vous suivre encore un peu tout droit. Pas loin à gauche être clairière et *tramps*.

En quelques phrases hachées, le Peau-Rouge narra aux quatre hommes ce qui s'était passé au cours de la soirée.

— Et voilà ! fit Grand-Ours en guise de péroraison. Tonkawa courir chercher *rafters* et vous sauver Missouri-Blenter.

— Sans compter qu'il n'y a pas une seconde à perdre, ajouta Great-Firehand. Pourvu que nous arrivions à temps. Ah ! on crie... des appels au secours... Prenez vos revolvers et en avant, mes amis ! Tombons dans le tas et pas de quartier !

Grand-Ours s'était éclipsé aussi vite qu'il avait apparu. Les chevaux furent vivement attachés aux arbres. Puis, guidés par la lueur, Grande-Main-de-Feu et ses compagnons atteignirent au galop la lisière de l'éclaircie. Tous ensemble, ils se précipitèrent sur les *tramps*. D'un coup de poing sur le crâne, Great-Firehand assomma le *cornel* qui s'abattit lourdement avec son fusil. Missouri-Blenter rouvrit les yeux avec une stupéfaction bien compréhensible. Les détonations succédaient aux détonations. Plusieurs acolytes de Brinkley rejoignirent leur chef sur le sol. En proie à une indicible panique, les autres s'enfuirent.

— À leurs trousses, camarades ! s'écria Great-Firehand. Je reste ici pour garder la place. Ne laissez pas les bandits prendre leurs chevaux.

Bob-le-Noir, tante Droll et Fred se jetèrent derrière les fuyards qui couraient à perte d'haleine vers leurs montures. Se voyant serrés de trop près, ils dévièrent brusquement et s'élançèrent au hasard dans les profondeurs obscures de la forêt.

Sur ces entrefaites, les *rafters* demeurés au campement avaient d'abord patiemment attendu la réapparition de Blenter et de Grand-Ours. Ils devisaient à voix basse à l'intérieur de leur cabane, quand un bruit de détonations successives les fit tressaillir.

— Une fusillade ! dit l'un d'eux. Les nôtres sont peut-être en péril. Courons à leur secours.

En un clin d'œil, ils se furent emparés de leurs armes. Sortant de la maisonnette en ordre parfait, ils s'engouffrèrent dans les ténèbres des

bois, hurlant à qui mieux mieux dans l'espoir d'épouvanter les *tramps* qu'ils supposaient en train d'attaquer Blenter et l'Indien. Petit-Ours marchait devant pour les guider.

Les *rafters* pouvaient avoir parcouru la moitié de la distance les séparant du camp des brigands, lorsque la voix haletante de Grand-Ours domina tout à coup leur infernal tapage.

— *Rafters* courir vite, vite ! cria le Peau-Rouge. Great-Firehand être dans campement de *tramps* où lui cogner dur et tirer fort, mais avoir seulement trois amis pour aider lui. *Rafters* aller vite !

Ces paroles électrisèrent littéralement la troupe, qui redoubla de vitesse en dépit de l'obscurité, cependant que les bandits fugitifs absolument affolés par l'effroyable tintamarre des *rafters* activaient leur course désordonnée, butant ça et là contre des racines, s'empêtrant dans les lianes, culbutant, se relevant, retombant, se heurtant, se meurtrissant sans y prêter attention, ne songeant qu'à mettre le plus d'espace possible entre eux et la bande tumultueuse.

CHAPITRE IV

Lorsque les *rafters* atteignirent le campement des *tramps*, grande fut leur surprise de voir Great-Firehand, Black-Bob, tante Droll, Missouri-Blenter et le jeune Fred tranquillement assis autour du feu. D'un côté de l'éclaircie gisaient les cadavres des tués : de l'autre se trouvaient étendus les corps ligotés des blessés et des prisonniers. Parmi ces derniers figurait le trop fameux *cornel*.

— Nom d'un petit bonhomme ! cria le premier arrivé des *rafters* à Missouri-Blenter. Nous galopons pour te tirer des pattes de ces diables de *tramps* et te voici philosophiquement occupé à contempler les flammes. Ça par exemple, c'est trop fort !

— Apaise ton indignation, riposta le vieux chasseur. Je n'ai pas toujours été occupé à regarder le feu. Il y a un quart d'heure à peine, je contemplais le canon du fusil de la brousse rousse qui gît là-bas. Sans l'arrivée de ces quatre inconnus, vous ne m'auriez plus revu vivant, mes gars. Ah ! parlez-moi de belle besogne, camarades !... Vous avez encore beaucoup à apprendre avant d'égaliser ces gentlemen.

— Et... est-il vrai que le célèbre Great-Firehand soit ici ?

— Certes ! Le voici en chair et en os auprès de moi. Approchez-vous, les gars, et remerciez-le. Pensez donc ! Quatre hommes contre vingt !... Quatre honnêtes hommes qui sont parvenus à vaincre vingt gredins de la pire espèce sans recevoir une égratignure... Neuf ennemis tués, six prisonniers, tel est le bilan de la victoire que remportèrent ces vaillants... Et, parmi ces quatre héros, il en est un qui n'a pas seize ans ! Un gosse, quoi !

Tout en parlant, le vieillard s'était levé, immédiatement imité par ses compagnons. Les *rafters* se tenaient au bord de la clairière, les yeux fixés sur Great-Firehand dont ils n'osaient évidemment pas s'approcher. Le fameux *Westman* les appela et leur distribua de cordiales poignées de mains, ainsi qu'à Grand-Ours et à son fils, auxquels il fit un accueil particulièrement chaleureux.

— C'est avec un plaisir bien sincère que je revois mes frères rouges, déclara-t-il à Grand-Ours. Ils surent suivre la piste des *tramps* avec une telle habileté, qu'ils me rendirent excessivement facile la tâche de les attraper. Nous aussi avons acheté des chevaux aux Indiens comme le fit Grand-Ours, afin d'essayer de vous rejoindre avant votre rencontre avec les *tramps*.

— Louanges de frère blanc très honorer chef Tonkawa et plus grandes que lui mériter, répondit modestement le Peau-Bouge. *Tramps* avoir laissé traces si visibles que falloir être aveugle pour pas voir elles. Mais, où *cornel* ? Lui mort ?

— Non, il vit. Je ne l'ai qu'assommé. Il a déjà repris connaissance et gît là-bas bel et bien

garrotté.

De l'index, le Français désignait l'endroit où se trouvaient les prisonniers. Grand-Ours s'approcha lentement de Brinkley, se campa devant lui et tira son poignard.

— Ça bon ! fit-il d'un air satisfait. Puisque *cornel* encore vivre, lui mourir par couteau. *Cornel* avoir frappé Nintropan-Hauey, chef Tonkawa, et Nintropan-Hauey prendre sang à *cornel*.

— Halte ! tonna Missouri-Blenter en se précipitant vers l'Indien dont il saisit le bras levé et déjà prêt à enfoncer le poignard dans le cœur de Brinkley. Halte ! Ce n'est point à toi qu'appartient le droit de tuer ce monstre, mais à moi !

Tous s'approchèrent avec étonnement. Grand-Ours recula d'un pas et regarda fixement le vieillard.

— Alors, toi aussi vouloir te venger de *cornel* ? interrogea-t-il avec calme.

— Ah, oui ! s'écria le *rafter*. Et quelle vengeance je réserve à ce maudit !... Une vengeance que je prépare depuis des années et des années ! C'est lui qui a fait atrocement mourir ma femme et mes deux fils en les rouant de coups de bâton.

— Toi être bien sûr que c'est lui ? questionna encore le Peau-Rouge auquel il semblait dur d'abandonner sa vengeance, vengeance que les lois de la prairie l'obligeaient de céder à celui qu'avait plus anciennement offensé Brinkley.

— Oh, oui, certes, j'en suis sûr ! riposta Blenter. Je le reconnus dès que je le vis ; c'est l'étonnement, d'ailleurs, qui m'a fait commettre l'imprudance de me laisser voir quand toi et moi étions côte à côte aux aguets. Tu t'en souviens, n'est-ce pas ? Un pareil visage de bandit ne saurait s'effacer de la mémoire et voici des années qu'il hante la mienne.

— Alors, toi vouloir tuer lui ?

— Oui, sans regret et sans pitié !

— Puisque comme ça, Nintropan-Hauey se retirer, mais pas tout à fait. *Cornel* donner sang à moi, et vie à toi. *Cornel* offenser chef Tonkawa et chef Tonkawa pas pouvoir céder

châtiment entier à Missouri-Blenter ; lui devoir aussi punir *cornel* un peu. Indien prendre oreilles à *cornel*, et toi reste du corps. Toi consentir, naturellement ?

— Allons, prends-lui donc les oreilles à ce démon, reprit Blenter. C'est là un procédé que certains qualifieraient sans doute d'inhumain, mais quiconque aurait supporté les abominables tourments que me fit endurer le scélérat qui martyrisa les miens et brisa mon existence, trouverait ma conduite toute naturelle. Ce n'est ni avec la miséricorde, ni par le pardon qu'on améliore des pareils bandits. Le seul moyen de les rendre inoffensifs à la société, c'est de leur enlever la vie dont ils ne se servent que pour nuire à autrui.

Grand-Ours s'agenouilla sans hâte à côté de Brinkley qui se mit à hurler.

— Messieurs, braillait-il en regardant les chasseurs et les *rafters* debout à quelques pas de lui. Laissez-vous ce sauvage accomplir un acte aussi barbare ? C'est ignoble, odieux, inhumain !... Que vous ai-je fait, pour que vous permettiez à cet immonde diable rouge de mutiler ma tête ?

— Je te rappellerai tout à l'heure ce que tu m'as fait, infâme assassin ! riposta Blenter. Que l'Indien finisse d'abord sa besogne !

— Quant à moi, ajouta Great-Firehand, je vais t'apprendre sans tarder ce que nous te reprochons, misérable ! Tes poches n'ont pas encore été fouillées ; voyons ce qu'elles contiennent.

Il fit un signe à tante Droll qui se mit aussitôt en devoir de vider les poches du captif. Parmi divers objets hétéroclites qu'il en retira était un portefeuille dont s'empara Grande-Main-de-Feu. Il ouvrit et le trouva bourré d'une liasse de billets de banque qu'il s'empressa de compter.

— Neuf mille dollars ! s'écria-t-il en riant. La somme de Butler est au complet. Alors, mon beau *cornel*, tu n'as pas encore eu le temps de partager le butin avec tes complices ? C'est une preuve qu'ils avaient en ton honnêteté plus de confiance que nous. Cette découverte démontre

tout au moins que tu es un vil voleur. Tu ne mérites aucune grâce. Que Grand-Ours te charcute comme bon lui semblera ! Je ne veux pas intervenir.

Le *cornel* brailla de plus belle. Sans se soucier de ses cris, le Tonkawa l'empoigna par les cheveux. De deux coups rapides et sûrs, il lui trancha les oreilles qu'il jeta dans la rivière.

— Poissons régaler eux et chef Tonkawa plus rien faire ici, fit-il. Lui content ; à présent partir avec fils.

— Partir ? dit Great-Firehand. Pourquoi si vite ? Ne veux-tu pas demeurer encore parmi nous, ou tout au moins passer la nuit en notre compagnie ? Les ténèbres enveloppent la forêt ; tu ne verras où te diriger.

— Pour chef Tonkawa nuit et jour être indifférents, répondit Grand-Ours. Yeux à lui être très bons et temps pas avoir à perdre. Lui passer beaucoup jours à suivre *cornel* ; maintenant vouloir chevaucher nuit et jour pour gagner wigwam. Nin-tropan-IIauey ami des hommes blancs ; lui grand ami et frère de Great-Firehand. Grand-Esprit toujours envoyer beaucoup poudre et viande à Visages-Pâles qui être amis de Tonkawa. Zuaough !

Passant son fusil en bandoulière, il s'éloigna avec Petit-Ours.

— Qu'allons-nous faire des tramps morts et blessés ? demanda Great-Firehand dès que les Indiens eurent disparu.

— Jetons les premiers dans le Black-Bear et jugeons les autres, proposa Black-Bob.

— Assurons-nous d'abord que les fuyards ne reviennent pas à la charge, intervint Blenter. Il ne faudrait tout de même point nous faire surprendre. Ce serait trop bête.

— Oh ! remarqua Grande-Main-de-Feu, il ne doit pas y avoir grand danger à redouter de leur part. Des hommes qui abandonnent lâchement leurs camarades en péril afin de trouver le salut dans la fuite ne sont guère susceptibles de rappliquer sur le champ de bataille. Néanmoins, mieux vaut être trop prudent que pas assez. Quelques *rafters* vont se poster d'endroit en endroit autour de la clairière.

Couché à côté de plusieurs tramps inertes, le *cornel* gémissait lamentablement sans réussir à émouvoir ceux qui l'avaient, vaincu. Great-Firehand envoya chercher son cheval ainsi que les montures de Droll, de Bob et de Fred, puis il s'occupa des captifs. En châtiment de leur participation au crime projeté de Brinkley, les acolytes de ce dernier se virent confisquer armes et chevaux. Ensuite, Charles Dorvel leur permit de panser leurs blessures et ordonna qu'on les surveillât vigilement toute la nuit, car il ne désirait leur rendre la liberté que le lendemain matin.

Vint alors le tour du *cornel*. Great-Firehand le fit traîner près du feu afin de pouvoir l'observer pendant l'interrogatoire qu'il allait lui faire subir. À peine les flammes tombaient-elles en plein sur son visage, que le jeune Fred se redressait en poussant une exclamation.

— C'est lui, c'est lui !... Le meurtrier ! s'écria-t-il en saisissant le bras de tante Droll. Je le reconnais !... Enfin ! nous le tenons !

Droll bondit jusqu'au *cornel*. Il se pencha sur lui, étudiant les traits de sa figure.

— En es-tu sûr, mon gars ? demanda-t-il à Fred. Es-tu absolument certain de ne point te tromper ?

— Me tromper ? Oh non, tante Droll ! riposta Fred avec véhémence. C'est, lui ! Je l'affirme... Voyez donc ses yeux, du reste !... N'y lit-on pas l'épouvante de la mort ? Il se voit reconnu et craint notre châtiment.

— Mais comment se fait-il que tu ne m'aies rien dit sur le bateau ? insista Droll.

— Sur le *Dogfish* ? Je ne l'ai point vu, tante Droll, répliqua Fred. J'ai bien remarqué le groupe des *tramps*, mais pas lui. Sans doute était-il assis de façon que ses acolytes me le dissimulaient.

— Possible, fit Droll. Pourtant, il y a un détail qui me chiffonne, mon ami. Tu m'avais décrit l'assassin de ton père comme ayant des

cheveux, noirs bouclés. Or, ce Brinkley a une chevelure d'un roux ardent et ses poils sont raides comme des baguettes de tambour.

Fred ne répondit pas immédiatement. Passant une main sur son front, il secoua la tête et murmura :

— C'est vrai !... C'est bien son visage, cependant. Seuls, les cheveux sont différents.

— Tu vois bien ! reprit Droll. Tu dois donc faire erreur, mon garçon. Les traits de deux visages peuvent se ressembler ; en tout cas, des cheveux noirs ne sauraient devenir rouges.

— À moins de les teindre ou de les recouvrir d'une perruque, remarqua Missouri-Blenter.

Le vieillard s'approcha du *cornel* qui ne songeait plus à gémir ni aux souffrances que lui causaient les plaies sanguinolentes de ses oreilles coupées, tant il était absorbé par la conversation de tante Droll et de Blenter. Celui-ci saisit des deux mains d'épaisses touffes des cheveux plantés sur le crâne de Brinkley et tira vigoureusement dessus, sans se soucier des cris du bandit.

— *All devils !* (1) s'écria-t-il enfin. Le brigand a de vrais cheveux !

— Là ! infâme menteur ! s'écria le *cornel*. Te voici satisfait ! Ce n'est pas malin d'accuser un innocent en se basant sur une erreur de ressemblance !

Missouri-Blenter parut perplexe. Regardant tour à tour Brinkley et Great-Firehand, il dit à ce dernier :

— Que pensez-vous de cela, sir ? Le monstre qui tua les miens avait une chevelure noire bouclée ; le scélérat que nous jugeons a des cheveux raides comme des bâtons ; pourtant, je suis prêt à jurer que c'est lui le coupable.

— Que le diable m'emporte si je comprends ce que tu radotes ! ricana le *cornel*.

[1] Par tous les diables.

— Tu me connais pourtant, reprit Blenter. Tu l'as toi-même déclaré à plusieurs reprises avant d'essayer de m'assassiner.

— Et qu'est-ce que cela prouve ? brailla le *cornel*. Est-ce parce qu'il reconnaît soudain un individu rencontré au cours de longues pérégrinations qu'un honnête homme doit être de but en blanc accusé d'avoir fait périr la famille de cet individu ? Ce serait trop commode, en vérité ! Pour des gens civilisés, vous avez une étrange compréhension de la justice !... Et...

Il s'interrompit brusquement. Un observateur attentif eût pu croire Brinkley subitement effrayé ou étonné par un fait imprévu. Pourtant, pas un des interrogateurs du coquin ne s'inquiéta de ce détail. Nul d'entre eux ne remarqua qu'un tramp apparemment inanimé à côté du *cornel* agitait imperceptiblement ses mains dans les hautes herbes qui l'ensevelissaient aux trois quarts et tranchaient les liens retenant les poignets de son chef.

— Messieurs, reprit d'une voix forte Brinkley en dirigeant principalement son regard vers Charles Dorvel, je vous le jure bien haut, je suis innocent des ignobles forfaits qu'osent me reprocher cet homme et ce gamin. Ceux qui m'exécuteraient dans de telles conditions ne seraient que d'infâmes meurtriers...

— Demain matin, dès que sera venu le jour, j'examinerai attentivement tes cheveux, riposta le chasseur. Cet examen m'apportera vraisemblablement la certitude qui me manque encore pour pouvoir t'abandonner sans remords à la vengeance de ceux que tu as si cruellement fait souffrir.

Était-ce une idée ? On aurait pu croire que le visage brique du gredin pâlisait légèrement.

— Un instant, sir ! s'écria tout à coup Fred. Je me souviens inopinément d'un détail qui me permettra de reconnaître sans tarder si ce coquin est véritablement le scélérat que je me suis juré de découvrir pour le châtier... Au moment du crime susmentionné, alors qu'il me

piétinait avec acharnement, je parvins à lui enfoncer deux fois de suite un long poignard dans le mollet. A la seconde reprise, l'arme demeura plantée dans les chairs. Que ce bandit découvre simplement sa jambe droite ; s'il est l'infâme assassin que je crois, chacun verra deux cicatrices sillonner la partie postérieure de son mollet.

Aucune proposition n'aurait pu mieux convenir à Brinkley que celle du jeune Fred. Les cordes de ses poignets avaient été tranchées par son acolyte blessé et ses bras étaient libres quoiqu'il continuât à les tenir prudemment immobiles derrière son dos, mais les liens attachés au-dessus de ses chevilles l'empêchaient encore d'essayer de s'échapper. Pour examiner le mollet, il était indispensable de défaire les ficelles enroulées autour du bas de son pantalon. Rien ne pouvait mieux convenir à Brinkley.

Le jeune garçon s'agenouilla auprès du *cornel*, attentif et dénoua vivement la corde qui emprisonnait ses jambes. Il empoignait déjà l'ourlet déchiré du pantalon déguenillé afin de le retrousser, quand un formidable coup de pied reçu en pleine poitrine le fit culbuter, cependant que Brinkley se redressait avec la promptitude de l'éclair et s'enfuyait vers la forêt.

— *Good bye, gentlemen !* hurla-t-il en franchissant à fond de train la bordure de la clairière. Soyez sans inquiétude à mon sujet. Nous nous reverrons !

Brandissant un coutelas, il bouscula deux *rafters* qui tentaient de s'interposer et s'enfonça dans les bois.

Cette fuite inopinée du bandit que chacun croyait solidement ligoté, pétrifia pour ainsi dire les spectateurs de son évasion. Tous restaient cloués au sol, sauf Great-Firehand et tante Droll.

À peine, le *cornel* se redressait-il en levant un poignard, que Grande-Main-de-Feu se précipitait pour l'arrêter. Il en fut empêché par le tramp supposé mortellement blessé étendu à côté de Brinkley. Voulant protéger son chef, le

chenapan emprisonna de ses deux bras les jambes du chasseur qui dut se baisser pour écarter l'obstacle. En moins de cinq secondes, l'importun gisait évanoui sur l'herbe, mais le *cornel* atteignait déjà la lisière de l'éclaircie et entraînait dans la forêt.

— Ligotez ce scélérat ! ordonna Great-Firehand en s'emparant de son fusil pour abattre le fugitif d'une balle.

Au moment même où il voulait presser la détente, tante Droll apparaissait entre le fuyard et le canon braqué de l'arme.

— À l'écart, Droll, hurla, Great-Firehand. À l'écart, sapristi !

— Il faut que je le rattrape ! Il faut que je le rattrape !... Je le tiens !... Ah ! le maudit !... Haletait tante Droll en réponse aux injonctions réitérées de Great-Firehand.

Empêtré par sa fameuse, mais trop encombrante et pesante robe de cuir, Droll ne pouvait espérer atteindre le *cornel*, qui courait comme un dératé filant telle une flèche entre les arbres sans que rien entravât sa course furibonde.

Grande-Main-de-Feu comprit aussitôt que Brinkley parviendrait facilement à s'échapper ; mais, ne pouvant faire feu sans risquer de toucher tante Droll, il préféra s'en abstenir. Baissant son fusil, en haussant les épaules de dépit, il quitta le bord de la clairière et retourna s'asseoir auprès du feu.

— Alors, il s'est enfui ? gronda Blenter. Sacrebleu ! Quelle fatalité !

— Ce n'est point à vous de pousser des lamentations, mon brave Blenter, riposta Great-Firehand. Si le criminel a pu s'échapper, c'est grâce à vous.

— Grâce à moi ! s'écria le vieillard stupéfait. Vous plaisantez, sir !

— Nullement ! Veuillez me dire qui s'est chargé d'examiner les tramps tombés pendant le combat ?

— Moi.

— Bon ! C'est donc vous qui avez négligé de faire ligoter celui qui a délivré le *cornel* ?

— C'est pourtant vrai ! grommela le vieux chasseur en se grattant l'oreille. Dame ! je le croyais mort, ou, tout au moins, mortellement blessé et sur le point d'expirer. Son cœur ne battait plus, m'a-t-il semblé.

— Comment un *Westman* aussi expérimenté que vous a-t-il pu commettre une pareille erreur ? reprit le Français. Naturellement, le chenapan n'était qu'évanoui... Mais passons... Veuillez maintenant m'apprendre qui a fouillé les prisonniers et les a désarmés ?

— Moi.

— C'est donc vous qui avez laissé un couteau à ce gredin, mon ami.

— Je ne lui en avais pas trouvé.

— Ah ! Dans ce cas-là, le rusé compère n'était même pas en syncope. Sans doute simulait-il la mort et attendait patiemment le moment propice pour s'enfuir en cachant son poignard afin de s'en servir le cas échéant.

— Croyez-vous, sir ? demanda Blenter d'un air penaud.

— J'en suis persuadé. Du reste, interrogeons-le.

Pressé de questions et aiguillonné par les menaces de Blenter furieux, le *tramp* dut consentir à confesser la vérité. Les choses s'étaient, effectivement passées comme le supposait Charles Dorvel.

— Tonnerre de tonnerre ! grognait Blenter. Quel vieil imbécile je fais, pourtant ! C'est bien moi le principal auteur de l'évasion du *cornel*, et je pourrais parier ma vie que le sacrifiant est réellement l'assassin que je cherche vainement depuis si longtemps.

— N'en doutez pas, répondit Great-Firehand. Sans cela au lieu de fuir, il aurait exposé son mollet à nos yeux. Soyez certain qu'il porte les deux balafres mentionnées par Fred et, cette preuve d'identité obtenue, les lois de l'Ouest permettaient de faire promptement justice en prenant la vie du meurtrier comme il la prit maintes fois à son prochain. Pour le vol des neuf mille dollars de Butler, nous ne pouvions le

châtier comme il le méritait, puisque, d'après les règlements de la savane, le voleur ne doit être puni qu'en présence du volé.

En cet instant réapparut Droll. Il était seul et sa mine déconfite révélait le complet insuccès de sa tentative de poursuite.

Great-Firehand communiqua ses intentions aux *rafters* silencieux et visiblement consternés.

— Sir, si vous le permettez, je vous accompagnerai aussi, déclara Missouri-Blenter. Puisque les vingt montures des tramps ont été capturées, je puis bien m'en attribuer une. Le *cornel* est certainement l'assassin dont je veux me venger depuis si longtemps et je vais consacrer mes derniers jours à suivre ses traces. Peut-être aurai-je enfin le bonheur de l'empoigner avant de mourir. Mes camarades ne me garderont pas rancune de les abandonner.

— Je ne demande pas mieux, répondit cordialement Great-Firehand. La compagnie d'un brave tel que vous, mon ami, ne peut que m'être agréable. D'ailleurs, en venant ici,

j'avais l'intention de vous faire à tous une proposition qui, je le veux espérer, obtiendra votre assentiment.

— Ah ! Laquelle donc ? interrogèrent plusieurs *rafters* visiblement intéressés.

— Nous en reparlerons ultérieurement. Pour le moment, il faut vaquer à des affaires plus urgentes. Allons sur-le-champ à votre cabane.

— Pourquoi ne pas attendre ici l'apparition de l'aube ?

— Parce que vos biens sont probablement en danger, mes amis. Nous sachant tous réunis ici, le *cornel* est fort capable de profiter de votre absence pour piller la hutte.

— Il ne manquerait plus que cela ! s'écria l'un des *rafters*. Elle renferme nos outils, des armes et des munitions.

— Raison de plus pour nous hâter, mes gars, reprit Great-Firehand. Tenez, Blenter, marchez devant avec deux hommes. Les autres suivront avec les chevaux et les prisonniers. Nous vous éclairerons avec des tisons embrasés.

Les principaux personnages de ce roman se retrouveront dans le volume qui paraîtra la semaine prochaine sous le titre :

Dans la Prairie « houleuse »

Imprimerie française H MATHON, Wiesbaden (Allemagne occupée)



17 août 2021